

Université Toulouse Le Mirail
© Daniel WELZER-LANG
dwl@univ-tlse2.fr
Version 2011

blog : <http://daniel.welzer-lang.over-blog.fr/>

**Les hommes, les femmes et les autres :
les identités sexuées et sexuelles
un exemple de cours sur le genre**

<http://daniel.welzer-lang.over-blog.fr/>

Pour citer ce texte : Welzer-Lang Daniel, 2011, *Les hommes, les femmes et les autres, les identités sexuées et sexuelles, un exemple de cours sur le genre*, Université Toulouse Le-Mirail,

Pour les étudiant-e-s du Mirail, n'oubliez pas qu'à partir de l'ENT, l'accès à de nombreux articles de sociologie est gratuit.

Pour accéder à un certains articles, à partir de l'ENT (une fois identifié-e):
<https://nomade.univ-tlse2.fr/http/www.cairn.info/index.php?err=1&ident=>

© Daniel WELZER-LANG

dwl@univ-tlse2.fr,

CV :

http://w3.univ-tlse2.fr/cers/annuaires/fiches_indivi/permanents/Daniel_Welzer_Lang.htm

Version 2011

Les hommes, les femmes, et les autres : les identités sexuées et sexuelles¹

A priori, quand on arrive en première année à l'Université, quelle que soit notre origine universitaire, sociale, ou sexuelle, on sait ce que signifie être un homme ou une femme. Chacun, chacune peut en définir des caractéristiques physiologiques. Nous nous intéresseront ici dans ce texte destiné aux étudiants et étudiantes de 1ère année de sociologie aux caractéristiques sociales. Elles aussi sont manifestes. Sans même voir ce qui fonde la différence biologique, quand on voit une personne, on la définit comme un garçon ou une fille². Et sans même s'en apercevoir, chacun, chacune associe des qualités ou des défauts à chaque sexe biologique.

[Exercice³ : établir de manière individuelle ou collective (par groupe de sexe) les qualités et défauts que l'on pense associés à chaque sexe]

Dans la mesure où ces caractéristiques associées à chaque sexe sont fluctuantes en fonction des sociétés⁴, des époques, nous parlerons de « **genre** » pour définir le **sexe social**⁵,

¹ Ce cours est un condensé, largement résumé, d'un parcours de vingt années de recherches. On trouvera dans *Les hommes aussi changent*, paru en 2004 et *Les hommes et le masculin* (Payot poche, 2008) un développement plus complet des données conceptuelles et des recherches citées ici.

Une pensée de chercheur s'alimente des travaux successifs qu'il/elle réalise, discute... Bref, loin d'un programme officiel et figé, les théories évoluent. Les derniers livres de Daniel Welzer-Lang traitent de : **Les modes d'union : création et utopies dans les couples** : •2007 : *Utopies conjugales*, Paris, Payot ; **Le libertinage** : •2005 : *La planète échangiste : les sexualités collectives en France*, Paris, Payot ; **Une réflexion sur les hommes aujourd'hui** : •2009 : *Nous les mecs, essai sur le trouble actuel des hommes*, Paris, Payot ; Comment et pourquoi étudier les hommes et le masculin dans le dernier livre collectif, •2011 : *Masculinités : état des lieux*, Toulouse, Eres.

On trouve sa bibliographie ici :

http://w3.lisst.univ-tlse2.fr/cv/welzer-lang_daniel.htm

² Hurtig et Pichevin deux chercheuses d'Aix en Provence montrent comment en projetant 24 diapos représentant des personnes à un groupe d'étudiant-e-s (99 femmes et 84 hommes) et en demandant à celles-ci de les commenter, le genre, l'appartenance de genre, être homme ou femme, est le premier discriminant entre les personnes, son premier descripteur. Autrement dit, on va d'abord dire : « C'est un garçon, ou c'est une fille... » (Hurtig, Pichevin, 1991 : 169-180).

³ Les « exercices » sont donnés à titre d'exemples uniquement.

⁴ L'ethnologue Margaret Mead a étudié en Nouvelle-Guinée trois populations voisines mais fort différentes quant à leur interprétation sociale du sexe. A propos de la "personnalité" de chaque sexe, elle conclut : « Ni les Arapesh, ni les Mundugumor n'ont éprouvé le besoin d'instituer une différence entre les sexes. L'idéal arapesh est celui d'un homme doux et sensible, marié à une femme également

autrement dit les définitions sociales associées au sexes dits biologiques et censées le représenter. Dans les études genre (multiples à l'Université du Mirail), le genre est de plus en plus défini comme un « système » politique qui permet de classer et hiérarchiser les sexes.

En 2011, j'ai ainsi défini le genre :

« Le genre est défini comme le système socio-politique qui construit, organise et hiérarchise la pseudo naturalité des catégories sociales de sexe (le sexe dit biologique) en légitimant la domination masculine hétéronormative. En ce sens les rapports sociaux de sexe analysent la domination masculine et ses évolutions, les positions sociales respectives des hommes et des femmes. Les rapports sociaux de genre s'intéressent à l'hétéronormalisation des positions des personnes définies comme hommes ou femmes, la domination des sexualités définies comme minoritaires ».⁶

En sociologie aujourd'hui, nous étudions ce que vivent les hommes et les femmes, mais surtout les rapports qui les lient entre eux et elles et les construisent comme des êtres sexués ou genrés, ce que l'on nomme les « **rapports sociaux de sexe** ». Nous considérons alors les hommes et les femmes comme des catégories de sexe, des groupes (voire des classes) et les problématiques sociologiques mettent en évidence les rapports sociaux de sexe qui, au niveau interindividuel comme au niveau collectif, créent, produisent et reproduisent les inégalités entre les hommes et les femmes. Ces rapports sont caractérisés comme des formes d'oppression, de subordination, ou plus généralement de domination. C'est une véritable rupture qu'induit une telle approche, issue du féminisme, qui affirme que "les catégories de sexe ne sont plus des en-soi séparés, mais qu'elles se définissent dans et par leur relation."⁷ Bien sûr, les recherches nous montrent que la domination masculine varie, qu'elle ne reproduit

douce et sensible. Pour les Mundugumor, c'est celui d'un homme violent et agressif marié à une femme tout aussi violente et agressive. Les Chambuli, en revanche, nous ont donné une image renversée de ce qui se passe dans notre société. La femme y est le partenaire dominant ; elle a la tête froide et c'est elle qui mène la barque ; l'homme est, des deux, le moins capable et le plus émotif. D'une telle confrontation se dégagent des conclusions très précises. Si certaines attitudes, que nous considérons comme traditionnellement associées au féminin - telle que la passivité, la sensibilité, l'amour des enfants - peuvent si aisément être typiques des hommes d'une tribu, et dans une autre, au contraire, être rejetées par la majorité des hommes comme des femmes, nous n'avons plus aucune raison de croire qu'elles soient irrévocablement déterminées par le sexe de l'individu » (Mead, 1963). D'une façon générale, les données de l'ethnologie nous apprennent que le contenu des qualités physiques ou psychologiques attribuées respectivement à chacun des sexes varie considérablement (et souvent s'oppose absolument) d'une société à l'autre, de même que les rôles masculins et féminins et les tâches économiques que remplissent les hommes et les femmes. Bref, les qualités ou défauts des hommes et des femmes ne sont en rien naturels ou déterminés par le biologique.

⁵ Et dans les cours de licence, ou après, nous verrons plus exactement comment le « système de genre », le genre, est le paradigme qui, justifiant la domination masculine, crée deux catégories (les hommes et les femmes) à partir d'indicateurs physiologiques construits comme différents naturels ET hiérarchisés.

⁶ Voir les réflexions récentes dans : Welzer-Lang Daniel, 2011, « Débattre des hommes, étudier les hommes, et intervenir auprès des hommes dans une perspective de genre » in *Masculinités : état des lieux*, Toulouse, Eres, pp 41-54.

⁷ La première à questionner cette relation, ce rapport, est Nicole Claude Mathieu (1971, 1991).

pas à l'identique. Les travaux en sociologie du genre contribuent à en caractériser les changements.

Aussi curieux que cela puisse paraître, cela n'a pas toujours été le cas. Longtemps, les sociologues ont étudié les hommes, le général, le normal et à côté les femmes, comme des formes particulières. « *Il n'y a pas toujours eu deux sexes en sociologie. Au contraire, on était en présence, d'une part, d'un être général, porteur des caractéristiques de l'humanité, représentant même de cette humanité, être général qui se confondait avec l'être masculin, et d'autre part, d'un être sexué particulier, la femme* » (Devreux, 1985).

L'*androcentrisme*, le fait de se centrer et/ou de privilégier l'analyse des hommes, des dominants et invisibiliser⁸ ou sous-estimer les femmes (ce qu'elles font, ce qu'elles vivent, ce qu'elles pensent) est un biais majeur⁹ — parfois encore présent — dans de nombreuses

⁸ Une des formes symboliques majeures de l'invisibilisation des femmes est aussi leur absence des textes et des discours. Qu'un homme soit présent, même accompagné de 100 femmes, est la règle grammaticale appliquée jusqu'à présent en France — mais pas dans tous les pays francophones, le Québec a aujourd'hui une politique d'Etat contre le sexisme du langage — est de parler de ces 101 personnes au masculin. Sans que cela soit considéré comme anormal ou infâmant pour les filles. Alors que parler de ces 101 personnes au féminin, serait vite considéré comme une atteinte virtuelle de la virilité de l'homme, son assimilation à une femme, donc à un homosexuel (voir plus loin).

Dans le cadre de ce qui est appelé « la féminisation du langage », qui correspond plutôt à un rééquilibrage non sexiste des discours, les noms des métiers exercés par des femmes commencent à se féminiser, et apparaissent de plus en plus des formules scripturales qui cherchent à les rendre visibles. En sociologie des rapports sociaux de sexe, on fait apparaître le genre des personnes dont parle le chercheur ou la chercheuse. Parfois des tiraits sont utilisés, ainsi on écrit : les étudiant-e-s, les professeur-e-s. Dans le milieu alternatif beaucoup de texte utilisent le « E » majuscule : les étudiantEs. Notons qu'en dehors de ces questions de formes, il n'y a pas toujours consensus sur les termes à utiliser pour de nombreux termes de métiers exercés par les femmes [chercheure/chercheuses, auteure/autrice], et pour quelques métiers exercés par les hommes [les sages femmes]. L'ancienne parenthèse est de moins en moins utilisée [les étudiant(e)s], les femmes ne sont pas une parenthèse du masculin.

⁹ Nicole-Claude Mathieu (1985) — dans un texte peu connu avant sa réédition en 1991 — reprend à propos de l'androcentrisme, appelé quelquefois dans la littérature « sexual bias », « mâle bias » « male-centeredness », « viricism ».., la définition proposée par Molyneux (1977).

Par androcentrisme j'entends un biais théorique et idéologique qui se centre principalement et parfois exclusivement sur les sujets hommes (male subjects) et sur les rapports qui sont établis entre eux. Dans les sciences sociales, ceci signifie la tendance à exclure les femmes des études historiques et sociologiques et à accorder une attention inadéquate aux rapports sociaux dans lesquels elles sont situées. L'androcentrisme peut se concevoir comme un glissement idéologique de la part de l'auteur, mais ce glissement a des effets théoriques qui sont transférés au texte. C'est pourquoi il est légitime de parler à la fois de l'androcentrisme du sujet-auteur et de l'androcentrisme de tel texte ou de telle théorie (Molyneux, 1977 : . 78-79).

La conséquence en est que (p.55) : « La (...) non-considération des rapports sociaux dans lesquels les agents-femmes sont impliqués veut dire que certains rapports sociaux cruciaux sont mal identifiés et d'autre pas identifiés du

études sociologiques. L'androcentrisme a été présenté par Nicole-Claude Mathieu : « *La majorité des écrits théoriques ou descriptifs généraux (par exemple, exposé général sur la sociologie de la connaissance, analyse économique globale de la production, etc.) ne font pas référence aux catégories de sexe. Un y étudie un processus humain dans sa généralité sans distinction de sexe entre les individus. Ceci est parfaitement justifié du point de vue méthodologique, et personne, en effet, ne songerait que l'appartenance sexuée ait quoi que ce soit à voir avec le problème traité ... Pourtant, il est extrêmement fréquent qu'apparaisse dans ces ouvrages une "remarque" réorientant tout le problème en fonction de la catégorisation sexuelle "nous sommes moins bien renseignés en ce qui concerne les femmes..." ou "il serait également utile d'étudier, en ce qui concerne les femmes ..."* Le lecteur devient alors perplexe quant à la généralité de ce qu'il avait lu jusque là, d'autant qu'il ne lui avait pas été précisé que l'on parlait des hommes, et que de fait, méthodologiquement, le problème n'était pas étudié par l'auteur en référence (du moins consciente) à une éventuelle catégorie "homme" ». (Mathieu, 1971 : 16).

L'enjeu de cette analyse qui intègre les deux groupes (ou classes de sexe) et prend comme acquis que le genre est d'abord produit par l'oppression et la domination masculines est de refuser les présupposés naturalistes qui définissent le sexe social comme produit du sexe biologique. Si cette proposition théorique est facile à étayer et à démontrer, elle provoqua de nombreuses discussions et de violents débats tant il est difficile de penser cette inversion. D'une manière générale tout système d'oppression (pensons à l'Apartheid en Afrique du Sud) s'appuie sur des conceptions dites naturelles des différences au lieu d'analyser comment ce sont les divisions politiques et sociales qui créent elles-mêmes des catégories hiérarchisées pour penser et vivre ces différences.

Cette manière de déconstruire la domination masculine, les situations des hommes et des femmes ont produit d'importantes pistes de recherche qui se caractérisaient par un décloisonnement tant des disciplines que des champs sous-disciplinaires. Une des voies les plus prometteuses était celle qui se proposait d'articuler les rapports sociaux entre les sexes avec les autres rapports de domination - notamment de classe, de génération et de « Race » ou inter-ethniques¹⁰ - tout en posant d'emblée que cette articulation n'est pas

tout. Ceci (...) pervertit nécessairement les arguments avancés quant aux caractéristiques générales de la formation (sociale et économique) en cause ».

Cette définition est pertinente dans l'explication des biais concernant la non-prise en considération des femmes. Toutefois, dès que l'on adopte un point de vue masculin et sur le masculin, l'autre terme du rapport social, on voit aisément que l'androcentrisme consiste aussi :

... à participer d'une mystification collective visant pour les hommes, à se centrer sur les activités extérieures, les luttes de pouvoir, la concurrence, les lieux, places et activités où ils sont en interaction (réelle, virtuelle ou imaginaire) avec des femmes en minorant, ou en cachant, les modes de construction du masculin et les rapports réels entre eux.

Welzer-Lang Daniel, Pichevin Marie-France 1992, « Préambule » in Welzer-Lang Daniel, Filiod Jean-Paul (dir.), *Des hommes et du masculin*, CEFUP-CREA, Presses Universitaires de Lyon, pp. 7-11.

¹⁰ Difficile de caractériser sociologiquement les rapports produits par l'origine dite ethnique, issue de colonialisme et du post-colonialisme. Bien sûr que les races » n'existent pas. Mais, non seulement ce terme est d'usage courant dans les textes états-uniens, mais aussi le racisme provoque un phénomène de *racialisation* des origines. Certain-e-s, à raison, parlent d'ailleurs de phénomène de « colorisation ».

hiérarchisée : « il n'y a ni front principal, ni ennemi principal. Un rapport social ne peut pas être un peu plus vivant qu'un autre, il est ou il n'est pas » dit Danièle Kergoat (1984).

[Exercice : montrer à travers l'étude comparative entre les situations des hommes et des femmes maghrébines vivant dans les quartiers populaires comment leurs situations objectives sont le produit de rapports sociaux multiples]

Attention : dernièrement, suite aux incitations officielles, de plus en plus d'études se réclament du genre, pourtant seules les femmes y sont étudiées, comme si les hommes n'existaient pas, ou comme si les hommes étaient eux-mêmes un groupe homogène. De véritables études genre prennent pour postulat que femmes et hommes n'existent que dans leur relation, dans les rapports sociaux qui les constituent comme hommes ou femmes.

De manière parallèle aux études sociologiques, et à partir des luttes féministes luttant contre la domination masculine qui ont influencées elles-mêmes les analyses des sociologues, ont été contestés l'enfermement des femmes dans le travail domestique¹¹, leur dépendance économique aux hommes (à leurs maris), leur inégalité de statut et de salaire dans la sphère professionnelle¹² et les violences masculines qu'elles subissent dans la maison (Welzer-Lang, 1991, 2005a,b), au travail et dans l'espace public.

[Exercice : comparer les tableaux suivants concernant le traitement différentiel des hommes et des femmes au travail, dans la famille.....]

Tableau n°1

Emploi du temps quotidien sur 7 jours des conjoints des familles dont le père a moins de 45 ans

	PERES			MERES ACTIVES			MERES AU FOYER		
	1	2	3 ou +	1	2	3 ou +	1	2	3 ou +
Travail professionnel (y. c. trajets)	6h21'	6h33'	6h39'	5h15'	4h52'	4h02'	14'	12'	7'
Travail domestique	3h02'	2h58'	2h42'	5h05'	5h24'	5h57'	7h58'	8h44'	9h13'

En fait, tout se passe comme si le blanc n'était pas une couleur, et que les gens « de couleur » (i.e. les noirs, métisses, beurs et beurettes, dom-tom...) étaient des personnes différentes.

¹¹ Le fait de définir les activités ménagères comme une forme de travail (le travail domestique gratuit, invisibilisé réalisé en grande partie par les femmes) a été en soi-même une forme de rupture de la pensée.

¹² Trois auteures sont en effet centrales dans les premières analyses féministes : Christine Delphy, Colette Guillaumin et Nicole-Claude Mathieu. On trouve aujourd'hui des recueils des textes pionniers qui de 1970 (Delphy) à 1984 (Guillaumin) vont influencer de manière radicale les analyses sociologiques : Delphy (1998), Guillaumin (1992), Mathieu (1991).

dont :									
• Cuisine, vaisselle	24'	23'	19'	1h24'	1h32'	1h49'	2h07'	2h18'	2h36'
• Ménage	6'	7'	5'	39'	44'	50'	58'	1h13'	1h22'
• Lessive, repassage	1'	1'	0'	26'	28'	33'	38'	33'	51'
• Couture, bricolage, course	1h27'	1h24'	1h23'	59'	1h04'	1h05'	1h14'	1h28'	1h26'
• Soins aux enfants	21'	22'	16'	55'	56'	57'	2h08'	2h01'	2h03'
Temps contraint	9h23'	9h31'	9h21'	10h20'	10h16'	9h59'	8h12'	8h56'	9h20'
Temps physiologique	11h19'	11h08'	11h07'	11h16'	11h16'	11h30'	12h06'	11h37'	11h26'
dont sommeil	8h24'	8h16'	8h16'	8h32'	8h29'	8h15'	9h13'	8h46'	8h40'
Temps libre	3h18'	3h21'	3h22'	2h24'	2h28'	2h31'	3h42'	3h27'	3h14'
dont télévision	1h35'	1h33'	1h40'	1h05'	1h04'	57'	1h04'	1h30'	1h33'

Source : INSEE, enquête « Emploi du temps » 1985-86 in Caroline Roy, « 92 minutes de vaisselle », *Informations sociales*, Union Nationale des Caisses d'Allocations Familiales, n° 1987/5, p. 33. Cette enquête est la dernière disponible sur le sujet. Les durées indiquées correspondent à des durées hebdomadaires converties en s quotidiennes (Bihl, Pfefferkorn, 1996 : 71).

Malheureusement, seules quatre enquêtes « emploi du temps » ont été réalisées par l'Insee depuis cinquante ans (1966, 1974, 1986 et 1999). Ceci ne permet pas de mesurer précisément les variations, notamment pour les personnes plus jeunes élevées dans la mixité. On lire toutefois un article fort intéressant sur les hommes et le travail domestique : Clémence Ledoux et Benoît Thuillier « Du travail domestique masculin au travail domestique des hommes », *Terrains & travaux* 1/2006 (n° 10), p. 56-76.

URL : www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2006-1-page-56.htm.

Qui se conclue ainsi :

« [...] les pratiques domestiques des hommes ne sont pas uniformes. Pour interpréter ces nombreuses différences, l'explication en termes d'arbitrage -- entre travail rémunéré sur le marché, travail domestique ou délégation à une aide ménagère -- n'est pas suffisante : le travail domestique ne semble pas relever uniquement d'un choix rationnel, mais aussi d'un sens donné au temps. Celui-ci varie en fonction des autres activités réalisées et du parcours individuel des hommes, la socialisation scolaire et/ou professionnelle semblant avoir un impact important sur le rôle domestique masculin.

Le regroupement des hommes dans un seul groupe masque ainsi la diversité de leurs pratiques domestiques. Le rôle domestique masculin n' 'est pas donné une fois pour toutes, mais se redéfinit à des moments essentiels du cycle de vie, tels que la mise en couple, l'arrivée des enfants ou le passage à la retraite. D' 'autres facteurs peuvent contrebalancer « l'effet couple », comme « l'effet enfant », « l'effet occupation » ou « l'effet diplôme ». La détention de diplômes supérieurs de l'enseignement général peut jouer un rôle important au moment de la définition du rôle : il engage à s'éloigner des rôles assignés. Certains indices d'un changement structurel à travers les générations apparaissent : alors que les plus âgés semblent moins enclins à s'éloigner du rôle domestique moyen, les jeunes le font peut-être davantage, parce qu'ils sont plus éduqués ».

=====

Tableau n°2**Quelques effets inégaux de la séparation
sur les ex-conjoints (en %)**

	HOMMES	FEMMES
Situation financière		
• Rien n'a changé	60	27
• Avait juste de quoi vivre	10	31
• A dû restreindre son train de vie	18	29
• A amélioré sa situation	10	12
• Sans opinion, sans réponse	2	1
A été aidé par la famille	11	33
A changé		
• De profession	10	26
• De logement	48	58
A connu des problèmes psychologiques dus à :		
• Solitude	37	46
• Séparation	16	20
• Adaptation à une autre vie	11	10
• Problèmes de santé, dépression	2	5
• Autres	7	9
Total	73	89

Source : Enquête « Femmes divorcées » exploitée par Henri Leridon et Catherine Villeneuve-Gokalp, « Etre seul après la séparation » in Informations sociales, n°1988/4, p. 14, p. 16 et p. 18 (Bihr, Pfefferkorn, 1996 : 125).

Tableau n°3

**Repartition des femmes dans les carrières universitaires (enseignement)
selon le statut et la discipline**

statut	Droit	Lettres	Sciences	Santé
Professeur-e-s				
1980	7,4	16,4	7,4	8,6
1985	7,3	18,4	7,1	9,1
1990	10,3	22,8	8,5	11,3
1995	13,2	25,2	8,8	13,0
Maîtres et Maitresses de conférences				
	21,6	37,9	22,4	29,5
1980	25,2	38,5	23,5	30,9
1985	27,2	41,1	26,5	33,3
1990	29,9	43,8	27,8	34,6
1995				
Assistant-e-s et « autres »				
1980	31,2	40,8	28,5	30,3
1985	33,6	44,2	29,9	34,4
1990	39,7	47,2	24,0	36,5
1995	37,1	45,9	23,3	35,8

Note : Droit = droit et sciences économiques, Lettres = lettres et sciences humaines

Source : *Les femmes et l'Université en Méditerranée*, coll., Presses Universitaires du Mirail, février 1999, p.132.

Pour caractériser ce *système de sexe* marqué par la domination masculine, le concept de *patriarcat*, proposé en 1970 par Christine Delphy est devenu d'usage courant. Pourtant, il semble inadapté aux réalités actuelles de la domination masculine telle qu'elle s'exprime en France et dans les pays développés où, sous l'influence des luttes de femmes, les lois – y compris celles qui organisaient dans les années 1970, la toute puissance des pères – ont été transformées. Nicole Claude Mathieu propose elle, en 1985, le terme de *viriarcat* qui se définit comme le pouvoir des hommes (*vir.*) qu'ils soient pères ou non, que les sociétés soient patrilinéaires, patrilocales ou non.

De plus, même si le cadre, la domination masculine est incontestable, les formes d'exploitation et d'oppression des femmes par les hommes, l'aliénation que subissent les hommes eux-mêmes du fait de la domination masculine (voir plus loin) **ne se reproduisent pas**

à l'identique. D'une part des luttes sociales, celles des femmes, celles des hommes et des femmes homosexuel-le-s, celles des transsexuel-le-s, transgenres, intersexuel-le-s, celles des jeunes... ont réfuté, avec un succès certain des formes particulières de la domination masculine, mais aussi d'autre part, les situations des hommes et des femmes ont aussi été transformées du fait même des modifications dues aux changements sociaux qui affectent la famille¹³, le travail salarié, l'environnement urbain, etc. L'analyse des rapports sociaux de sexe, des rapports entre hommes et femmes est chaque fois à recontextualiser dans son environnement social, économique et culturel.

[Exercice : Etablir la liste des transformation qu'a subie la domination masculine ces dernières décennies en essayant d'en établir la causalité]

L'article de Pierre Bourdieu, « la domination masculine », paru en 1990, puis son ouvrage du même titre publié l'été 1998¹⁴, comme la multiplicité des enseignements et recherches sur ce thème¹⁵ montrent le chemin parcouru, puisque cette construction sociale de la différence masculin/féminin est aujourd'hui reconnue comme pertinente. En soulignant l'importance "de la biologisation du social", P Bourdieu rejoint en effet les premiers travaux des pionnières qu'ont été N.C. Mathieu, C. Delphy et C. Guillaumin.

Comment se construisent le masculin et le féminin ? Comment devient-on un homme ou une femme ?

« On ne naît pas femme, on le devient »
Simone de Beauvoir

Bien avant la naissance, le sexe de l'enfant à naître va être investi de manière différente suivant que l'on souhaite voir arriver un garçon (ce qui est le cas dans la plupart des sociétés et des groupes sociaux) ou une fille. Et même si l'on sait aujourd'hui (en réalité depuis 1956 où on découvre l'existence de chromosomes X et Y) la coresponsabilité des hommes et des femmes dans la détermination du sexe de l'enfant, on continue à incriminer les femmes, à les rendre seules responsables de la venue d'une fille. « *Les diverses croyances relatives à la maternité, des plus anciennes aux plus contemporaines, ont toujours eu la particularité d'attribuer à l'homme les mérites, le rôle prédominant dans les phénomènes de reproduction, et à la femme les erreurs et le rôle secondaire* » dit Elena Gianini Belotti dans son remarquable ouvrage *Du côté des petites filles*, paru en 1974. Et c'est ainsi que nombre de

¹³ Voir à ce propos les écrits de François de Singly (1995).

¹⁴ P Bourdieu, *La domination masculine, Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1990-83 et livre paru au Seuil, 1998

¹⁵ Voir ainsi, outre les multiples cours sur les femmes, le genre, les rapports sociaux de sexe offerts à l'Université Toulouse Le Mirail en histoire, sociologie, anthropologie, économie, anglais... Aujourd'hui en sociologie deux Master professionnels intègrent les questions de genre ; l'un concerne les politiques publiques, l'autre les acteur et actrices, les migrations, les ségrégations ; voir aussi : Ferrand Michèle, 2004, *Féminin-Masculin*, Paris, La Découverte. Coll. « Repères ».

conseils, d'injonctions, de contrôles sont effectués à l'encontre des femmes pour les « aider » à faire naître des garçons et/ou pour pronostiquer le sexe du futur enfant¹⁶.

[Exercice : A partir d'interviews réalisés auprès des femmes, et des hommes des générations précédentes (vos parents ou grands parents), des revues et livres actuels, établir la liste des *conseils* distribués aux femmes pour qu'elles donnent naissance à un garçon et/ou à une fille, et comparez les...]

Et la société projette sur les enfants à naître, et après leur naissance, les stéréotypes liés au genre : les garçons seraient plus actifs, entreprenants, courageux, les filles passives et soumises. Et la mère, incitée et soutenue par celui qui se présente comme le père¹⁷, nourrira plus le garçon, celui qui représente le sexe idéalisé, lui accordera plus d'attention, sera plus patiente quant à sa propreté et valorisera le fait qu'il soit hypertonique. De plus, autant l'apprentissage de la pudeur s'exercera très tôt sur les filles qu'on ne laissera pas nue, autant la nudité du garçon fera souvent l'objet de remarques mettant en valeur ses organes génitaux. Dès la plus petite enfance, rappelle Bellotti, on se comporte comme si les garçons étaient dotés d'instincts sexuels beaucoup plus puissants que les filles et que par conséquent « *ses activités érotiques doivent être tolérées, sinon franchement encouragées, alors que si la petite fille en manifeste, elle s'écarte en fait de la norme, et il faut la tenir en bride* » (p. 59)¹⁸.

Et la différenciation des modèles masculins et féminins va se poursuivre tout au long de l'enfance. Par identification et imitation des modèles, et d'abord celui du père ou celui de la mère, ceux reproduits dans les manuels scolaires, par mimétisme des attitudes dans les jeux, les enfants vont continuer à apprendre ce qu'il est bon ou non de faire, de dire, de penser quand on est un garçon ou une fille. Les qualités dites féminines valorisées chez la fille et interdites aux garçons sont la coquetterie, la douceur, l'apprentissage à faire plaisir, à donner, à s'occuper des autres (l'entretien des maisons et des gens qui l'habitent). Les qualités dites masculines valorisées chez le garçon et interdites aux filles sont l'agressivité, la vitalité, le fait de se battre, l'autonomie, l'utilisation d'outils, d'armes, etc.

Là encore, nous assistons à une variation importante des modèles. Aujourd'hui beaucoup de femmes vivent seules avec leurs enfants, elles travaillent. Et si le célèbre « Maman fait la cuisine, papa lit le journal » est encore d'actualité, de nombreuses femmes font des études, veulent acquérir un métier. Il est alors intéressant d'interroger les premières générations

¹⁶ Sur les formes de contrôle social masculin de la maternité des femmes, celles et ceux qui veulent en savoir plus, y compris comment certaines sociétés tuent les enfants-femelles à la naissance, lirez l'excellent article de Paola Tabet paru en 1985, et republié en 1998. On trouvera dans un chapitre de mon livre *Utopies Conjugales* (2007) un chapitre qui traite de la *maternité*. La *maternité* est l'effet intériorisé de ce contrôle social. Des femmes qui limitent leurs activités et compétences à l'élevage des enfants ; ce qui de fait a tendance à en exclure les hommes-pères.

¹⁷ Si la maternité est une évidence, la paternité n'est qu'une hypothèse.

¹⁸ Voir aussi à ce propos (alimentation, propreté, valorisation de l'hypertonie des garçons et l'hypotonie des filles), les toujours actuels travaux d'Irène Lézine (1965).

élevées dans la mixité (dont les étudiant-e-s en licence) pour comprendre les effets qu'ont eu la scolarisation massive des filles, même si, comme le montrent Baudelot et Establet dans *Allez les filles* (1992), les filières choisies sont encore largement différenciées. Il n'est qu'à regarder la sexualisation des amphis de 1ère année de sociologie pour s'en convaincre.

Et ce n'est pas les seules révolutions qu'ont connus les rapports sociaux de sexe ces quarante dernières années : la contraception féminine, l'avortement jumelé à la reconnaissance du désir sexuel pour les femmes aussi, sont des moyens pour que les femmes s'émancipent des contraintes des grossesses non désirées, pour séparer sexualités et reproduction. Comme la lutte contre les violences masculines (voir plus loin), la demi reconnaissance des unions gaies et lesbiennes (PACS vs mariage), la prise en compte des trans-identités... elles sont autant d'évolutions à analyser.

[Exercice : comparer la situation de vos ainé-e-s (parents, grands parents) et la vôtre pour repérer les transformations qui ont affectées de manière sensible la domination masculine]

De plus aujourd'hui sont de plus en plus visibilisées les entre-deux, ces personnes qui naissent avec des signes d'appartenances au monde des hommes Et au monde des femmes : hermaphrodites avec des embryons des deux sexes, gens avec des chromosomes XXY.. ces personnes se nomment « intersexuel-le-s ». Réunies en associations, elles ont commencé à faire des procès aux chirurgiens et/ou à leurs familles pour les opérations « de réassignation » faites à la naissance. On estime à 4 pour mille le nombre de naissances concernées¹⁹ ;

Et pourtant la domination masculine perdure ! La comprendre nécessite donc d'aller plus loin dans la déconstruction des modes de socialisation, pris comme autant de facteurs valorisant ou dévalorisant qui contribuent à reproduire le pouvoir des hommes sur les femmes.

La paradigme asymétrique

Avant d'examiner les traits saillants qui, dans la socialisation, confèrent au masculin et au féminin des valeurs différences (Françoise Héritier [1996] parle de « valence différentielles des sexes » et la considère comme un trait commun à l'ensemble des sociétés actuelles), quelques remarques générales.

Le sens commun, à savoir ce que pense et dit toute personne imprégnée de la culture de sa société sans en avoir réfléchi, pensé ou déconstruit les présupposés, a tendance à vouloir symétriser situation des hommes et situation des femmes. Ainsi dès que l'on évoque les « femmes battues », on cherchera à savoir ce qu'il en est pour les « hommes battus », ainsi encore, l'évocation de la domination des femmes est souvent l'occasion pour les hommes d'évoquer ce qui les opprime aussi. Pourtant, comprendre ce que vivent les femmes et les hommes, et les rapports qui les lient, impose de quitter cette pseudo symétrie pour adopter le « paradigme asymétrique » (Welzer-Lang, 2000). Nicole Claude Mathieu (1985) fut là-aussi

¹⁹ Voir l'excellent numéro n°27 de *Nouvelles Questions Féministes* consacré à cette question (2008).

une pionnière en France en démontrant les effets différenciés et asymétriques de ce que vivaient les hommes et les femmes, et plus encore comment la domination masculine embrouillait la « conscience dominée » des femmes.

Dans plusieurs travaux de recherche successifs, en comparant pratiques et situations des femmes et des hommes, des sociologues ont montré que les hommes et les femmes ne définissent pas de la même manière les différents faits sociaux.

Un des acquis de mes travaux concerne ainsi la double définition des faits sociaux, ce que j'ai qualifié de « double standard asymétrique ». Ainsi, dans mes études sur les violences masculines domestiques, j'ai montré à l'écoute de plusieurs centaines de témoignages détaillés (Welzer-Lang, 1988, 2005a, 2005b) que non seulement les hommes violents et les femmes violentées ne parlent pas toujours de la même chose lorsqu'ils/elles énoncent les violences, mais en plus — ce qui m'a étonné — dès qu'ils quittent le déni, attitude défensive première, les hommes violents peuvent définir plus de violences que leurs compagnes. Autrement dit, nos catégories de définition de la violence sont aussi des prénotions qu'il faut déconstruire. Les hommes violents définissent la violence qu'ils exercent sur leur compagne, comme un *continuum de violence physique, psychologique, verbale, sexuelle, associé à une intention* : intention de dire, d'exprimer un sentiment, un désir ou une volonté. « *C'était pour lui dire, ... lui montrer* » disent-ils dès qu'ils reconnaissent les violences exercées. Quant aux femmes violentées — du moins celles qui n'ont pas étudiées ces questions, notamment par la lecture des textes féministes — elles définissent la violence comme un *discontinuum* essentiellement composé de *violence physique*. *Les violences physiques sont elles-mêmes définies de manière restrictive, comme des coups portés à main nue ou poing fermé (voire avec le pied), associés à l'intention de les faire souffrir.*

Avec d'autres chercheurs et chercheuses, nous avons ainsi recueilli par la suite de multiples exemples de scènes qualifiées par l'homme de violence où la femme, à partir des regrets exprimés par leur compagnon, ou l'invocation d'excuses (la perte de contrôle, l'alcool, le hasard, l'acte fortuit), déqualifie les coups reçus pour les définir comme "*des trucs durs, des actes douloureux*", mais pas des violences. Les violences domestiques sont ainsi définies de manière plus large par ceux qui les contrôlent et les mettent en oeuvre, que par celles qui les subissent. J'ai appelé cela « le binôme de la violence domestique ».

Avec Jean Paul Filiod (Welzer-Lang, Filiod, 1994), nous avons aussi montré que la chaussette qui traîne en permanence chez un couple, mais aussi l'absence d'espace appropriable pour l'homme "ordinaire" dans la maison, sont les signes étonnants mais tangibles des rapports sociaux de sexe actuels. Il nous a été assez aisé de démontrer qu'en ce qui concerne le propre et le rangé, les hommes et les femmes suivent deux logiques, deux symboliques différentes et asymétriques. Les femmes, par souci d'être reconnues comme de bonnes épouses et de bonnes mères, par pression de l'entourage et des normes, nettoient avant que ça ne soit (trop) sale. On assimile les femmes, leur intérieur psychique, à la propreté (ou au rangement ce qui revient ici au même) de l'espace domestique. *Quand c'est sale chez elle, c'est sale en elle* en quelque sorte. Pour les hommes, en tout cas ceux qui effectuent le travail domestique, ceux qu'on a habitués à ne pas trop déranger quand on apprendait à leurs sœurs à nettoyer, ceux-là nettoient quand ils voient que c'est sale. Chacun-e ayant son seuil-plancher.

Les femmes sont *préventives* et les hommes sont *curatifs*. Du moins dans les constructions sociales habituelles liées à la domination. Il ne s'agit, bien évidemment, que de constructions sociales, et il devient alors intéressant d'étudier comment hommes et femmes des générations nouvelles incorporent, et transforment, ce « double standard asymétrique ».

A propos de la sexualité, et A la (re) lecture des études quantitatives (Spira et al, 1993), le sociologue Michel Bozon reprend lui-aussi, pour partie, les débats sur l'asymétrie des hommes et des femmes. Il explique :

« Il existerait une double dépendance asymétrique des hommes et des femmes à l'activité sexuelle. Chacun attend beaucoup pour lui-même, mais ses attentes ne sont pas ajustées. Dans le couple stabilisé, l'attente masculine favorise l'activité sexuelle comme renouvellement perpétuel du désir (et donc comme moment de restauration de l'identité individuelle) ; l'attente féminine privilégie l'activité sexuelle comme expression de la permanence de la relation de couple (avec le pouvoir éventuel de résoudre les conflits conjugaux). Il existe donc une tension, toujours renaissante, entre l'interprétation individuelle (la sexualité dans la construction de l'individu) et l'interprétation conjugale (la sexualité au service de la relation). Cette tension se résout facilement dans la période de construction du couple. Elle est plus difficile à surmonter dans les couples installés, et surtout lorsqu'une famille a été fondée. Même le langage commun de l'amour se révèle trompeur. L'homme se déclare plus constamment amoureux de sa femme, mais il ne s'agit guère chez lui d'un « amour conjugal ». Inversement, la baisse des sentiments féminins avec le temps est une simple modalité du désenchantement conjugal des femmes. Plus qu'une transaction, il s'établit alors un contrat contradictoire (mais implicite), un équilibre instable entre conjoints. Dans certains cas, il se produit une socialisation d'un des conjoint par l'autre, le plus souvent l'homme qui « apprend » de sa femme la sexualité selon l'interprétation conjugale. Cet apprentissage peut n'être que de surface. Dans l'échange intime, les partenaires n'utilisent pas la même monnaie. L'intimité entre homme et femme ne peut guère dépasser cette frontière (Bozon, 1998 : 231-232).

Les hommes veulent vivre des relations amoureuses. Ou plus exactement, comme la plupart des femmes, les hommes veulent être amoureux. Une des premières difficultés qu'ils rencontrent provient de leur vision de l'Amour qui ne coïncide pas avec celle héritée par leurs compagnes, ou leurs partenaires féminines. Que celles-ci soient présentes ou à venir.

Les femmes ont appris à chercher, et à aimer, un Prince Charmant. Un « tout-en-un » qui cumule dans la même personne mari, amant, ami, confident. Un homme à qui elles donnent tout, par amour. Bien sûr, certaines femmes se distancient de ce modèle. Mais il est encore très vivace. Les hommes ont appris, en général, à bander devant des femmes extérieures à leurs vies dans la porno. Et même si ils ne sont plus initiés par des prostituées, très vite ils ont appris à dissocier les femmes qu'ils aiment. Il y a celles qu'ils aiment avec qui ils vivent. Et celles qu'ils aiment, autrement, avec qui ils fait l'amour ou avec qui ils « baisent ». Les plus jeunes des hommes, au début de leur vie conjugale, ont la prétention de faire différemment des plus âgés. D'aimer et de chérir une seule et même personne. Quitte à aller s'amuser, libertiner, avec elle et d'autres personnes. Mais, nous le savons, le temps passant, l'usure conjugale aidant, très souvent ils en reviennent aussi aux mêmes schémas. Et, jeunes ou non,

nous sommes confrontés à l'invention de nouveaux modèles amoureux qui dépassent le couple maman/putain, ou maman/salope. Qui dépasse aussi l'antique Prince Charmant.

L'étude des phénomènes de production et de reproduction des rapports sociaux de sexe au cours des socialisations masculines et féminines doit donc elle-même intégrer les effets de dissymétrie produits par les rapports sociaux de sexe eux-mêmes.

[Exercice : fruit des socialisations, comment évolue l'asymétrie de représentations et de pratique du monde ?

Que signifie « je t'aime » pour les garçons et pour les filles non encore positionnés dans des couples stabilisés ? Faire établir par écrit, et de manière anonyme, dix propositions qui répondent à la question.

« Quand je dis je t'aime, je veux dire ... »

[l'écrit et l'anonymat permettent d'éviter les biais inhérents à toute interview qui réfèrent de près ou de loin, à la sexualité, au désir...]

On repérera dans l'analyse les différences par rapport au temps (à la durée), à l'intime et au domestique et on examinera l'influence des médias...

La transversalité publique-privé

Il y eut d'abord la critique des théories fonctionnalistes de Talcoot Parsons (1955). Des sociologues ont montré comment elles reproduisent des formes de naturalisme et justifient la domination des femmes sous prétexte d'une complémentarité homme-femme qui serait nécessaire au bon fonctionnement des sociétés humaines (pour Parsons, l'homme adulte joue le rôle du leader instrumental tandis que la femme adulte joue celui du leader expressif). Puis il y eut les travaux novateurs de Madeleine Guilbert qui, dès 1966, attire l'attention sur ce qu'il est désormais convenu d'appeler "le transfert des capacités", à savoir l'utilisation directe qui est faite dans l'industrie des capacités féminines développées par l'éducation spécifique des jeunes filles et surtout par leur formation pratique aux tâches domestiques. Ainsi, les postes de travail réservés aux femmes dans la sphère économique font appel aux capacités développées dans la sphère domestique (la minutie, l'attention au détail, l'habitude d'effectuer des tâches répétitives, le souci des autres, etc.). Mais, puisque ces capacités sont censées être "innées" chez les femmes, l'exploitation économique de ces capacités se fait sans que celles-ci puissent en négocier une quelconque récompense financière, alors que les "capacités naturelles" masculines, telle la force physique, commandent souvent des contreparties monétaires.

Par la suite, que ce soit en conceptualisant le travail domestique à la place de ce qui était nommé les activités ménagères (Collectif, 1984 ; Chabaud-Rychter, Fougeyrollas-Schwebel, Sonthonnax, 1985), c'est-à-dire en s'interrogeant sur les conditions de la production domestique (Delphy, 1970), ou que ce soit en étudiant les trajectoires des hommes et des femmes, force fût de constater que l'étude des rapports hommes/femmes, des rapports sociaux de sexe, se devaient de dépasser les frontières formelles mises par la séparation

public/privé. **Les rapports sociaux de sexe s'exercent en même temps dans les différentes sphères.** C'est parce que des femmes s'occupent des enfants, font à manger... que des hommes ont du temps pour se sentir libres d'aller au travail. De la même manière, les résistances à l'embauche des femmes et des hommes sont différentes, parce que l'on considère comme normal que les femmes qui mettent des enfants au monde sont moins disponibles, alors que pour les hommes, ce sont leurs conjointes qui sont supposées assumer ces tâches. Ce sont alors développées des analyses en termes d'articulation entre la sphère domestique et la sphère économique en ce qui concerne la division sociale et sexuelle du travail.

Où en est-on aujourd'hui dans les constructions du genre ?

Etre une femme...

Une fois admise la transversalité des rapports sociaux de sexe à l'ensemble du social, la non pertinence de séparer arbitrairement ce qui relève de la sphère publique et de la sphère privée, il est possible d'étudier comment se « construit » le féminin, comment on « devient » une femme.

Remarquons d'abord l'exclusion des femmes du politique et d'une partie de la citoyenneté. La France est située juste devant la Grèce dans l'Union Européenne, et en 52^e rang dans le monde quant à la mixité des assemblées parlementaires [10,9% de femmes élues lors des élections législatives de 1997²⁰]. La plupart des lois qui concernent citoyen et citoyennes, hommes et femmes, sont élaborées, votées et exécutées très majoritairement par des hommes. Et si aujourd'hui, contrairement aux débuts du XX^e siècle, aucun discours savant ne s'interroge sur les capacités des femmes à penser, de nombreuses représentations les décrivent encore plus « naturelles » que les hommes. Dans les faits, la bicatégorisation de la pensée qui décrit les femmes comme *naturellement* belles, intuitives, capables d'élever les enfants, constitue le féminin comme pôle complémentaire au masculin, et continue à travailler la pensée occidentale²¹.

²⁰ En revanche, avec 11 femmes sur 29 ministres (37,9%) dans le Gouvernement de Lionel Jospin, la France est largement au dessus de la moyenne mondiale (11,7%) pour la présence féminine au gouvernement, la Suède (55%) étant une fois de plus en tête.

²¹ En 1973, Nicole-Claude Mathieu approfondit les hypothèses publiées en 1971 dans « Homme-culture et femme-nature », paru dans *l'Homme* et dans « Paternité biologique, maternité sociale » publié dans *Femmes, sexisme et société* (1977). Elle montre concrètement que la référence explicative finale à la biologie apparaît pour les femmes seulement : « Les deux sexes sont biologiques, mais l'un serait plus « naturel » que l'autre » dit-elle en 1973 (1991 : 53). Dans l'article « Masculinité/féminité », paru dans *Questions Féministes*, de Novembre 1977 (et écrit en 1974), après avoir cité de nombreux exemples ethnologiques, elle invite à redéfinir des termes masculins et féminins car, dit-elle : « la féminité et la masculinité n'ont pas de sexe, ou plutôt elles n'ont qu'un rapport statistique avec le sexe biologique, de plus ce rapport est arbitraire, et donc provisoire dans une société historique » (1977a : 59). Bref, dit-elle encore en 1977 : « Pourquoi ne pas tenter, à propos des sexes, de construire un modèle cohérent de la société humaine ? (1977b : 48) ».

Dans les différents modes de socialisation que vont suivre les filles, l'accent va être mis non pas sur ce qu'elles sont capables d'apprendre, de faire, mais sur leur disponibilité à l'autre, les autres. Non seulement les mythes anciens ou modernes ²² décrivent l'attente du prince charmant qui vient les libérer de leur condition de fille au foyer pour leur faire accéder au statut d'épouse, mais la valorisation sociale des femmes se fait principalement **dans le regard de l'autre**.

Quand les femmes sont jeunes, discours et médias vantent leur esthétisme et on étalonne la valeur des femmes suivant les critères de la *beauté*. Or les modèles, quoique montrant une certaine variabilité en fonction des classes sociales et des aires culturelles, tendent à prendre l'image d'adolescentes (anorexiques ou non) comme modèles de référence ; A ce niveau-là, la mondialisation de l'information et en particulier la pornographie, tendent à uniformiser les modèles de beauté des femmes des pays les plus riches (ceux qui émettent le plus d'informations via les satellites ou internet) comme universels. Que les femmes ressemblent ou non aux modèles de femmes soumises et disponibles aux désirs masculins, l'idéal-type de LA femme reprend ces critères auxquels toute adolescente devra se confronter. L'autre, les hommes, mais aussi les femmes vont faire valoir le capital esthétique des femmes. Or la beauté prise comme capital est une richesse labile, qui s'épuise vite, au regard des exigences masculines.

²² Il n'est qu'à penser aux romans de la série Harlequin, qualifiés de « softcore pornographie » par Annick Houel (1991). L'analyse complète des romans de la série Harlequin est parue en 1997.

On lira avec intérêt l'interview de Pierre Bourdieu parue dans Télérama, au moment de la sortie de son livre sur la domination masculine

"La Domination masculine", de Pierre Bourdieu (3)

Poursuivant son grand décryptage, le sociologue se penche sur un petit rectangle de tissu. La jupe. Cet habit qui "fait" la femme.

Le corset invisible

En avant-première du prochain ouvrage de Pierre Bourdieu sur *La Domination masculine* (éd. du Seuil, 140 p., 85 F. en librairie le 26 août). travaux pratiques avec le sociologue. En partant, chaque semaine, d'un objet, d'un personnage, d'une situation très ordinaires, pour comprendre la subtilité sociale des rapports entre les hommes et les femmes. Aujourd'hui. troisième épisode : la jupe. Ou comment un rectangle de tissu que personne n'aurait idée de remettre en question induit l'entrave des corps et le souci du paraître, d'autant plus puissants qu'ils se transmettent. comme tous les codes de bonne conduite. de mère en fille. Autant de contraintes intégrées dont on ne se libère pas si facilement. Et l'on continue de tirer sur nos jupes et de marcher à petites enjambées, même en jean et souliers plats...

TELERAMA : *A quoi sert la jupe ?*

PIERRE BOURDIEU : C'est très difficile de se comporter correctement quand on a une jupe. Si vous êtes un homme, imaginez-vous en jupe. plutôt courte. et essayez donc de vous accroupir, de ramasser un objet tombé par terre sans bouger de votre chaise ni écarter les jambes... La jupe, c'est un corset invisible, qui impose une tenue et une retenue, une manière de s'asseoir, de marcher. Elle a finalement la même fonction que la soutane. Revêtir une soutane, cela change vraiment la vie. et pas seulement parce que vous devenez prêtre au regard des autres. Votre statut vous est rappelé en permanence par ce bout de tissu qui vous entrave les jambes. de surcroît une entrave d'allure féminine. Vous ne pouvez pas courir ! Je vois encore les curés de mon enfance qui relevaient leurs jupes pour jouer à la pelote basque.

La jupe, c'est une sorte de pense-bête. La plupart des injonctions culturelles sont ainsi destinées à rappeler le système d'opposition (masculin/féminin. droite/gauche, haut/bas, dur/mou...) qui fonde l'ordre social. Des oppositions arbitraires qui finissent par se passer de justification et être enregistrées comme des différences de nature. Par exemple, avec « tiens ton couteau dans la main droite », se transmet toute la morale de la virilité, où, dans l'opposition entre la droite et la gauche, la droite est « naturellement » le côté de la *virtus* comme vertu de l'homme (*vir*).

TRA : *La jupe, c'est aussi un cache-sexe?*

P.B. : Oui. mais c'est secondaire. Le contrôle est beaucoup plus profond et plus subtil. La jupe, ça montre plus qu'un pantalon et c'est difficile à porter justement parce que cela risque de montrer. Voilà toute la contradiction de l'attente sociale envers les femmes : elles doivent

être séduisantes et retenues. visibles et invisibles (ou, dans un autre registre, efficaces et discrètes). On a déjà beaucoup glosé sur ce sujet, sur les jeux de la séduction, de l'érotisme, toute l'ambiguïté du montré-caché. La jupe incarne très bien cela. Un short, c'est beaucoup plus simple : ça cache ce que ça cache et ça montre ce que ça montre. La jupe risque toujours de montrer plus que ce qu'elle montre. Il fut un temps où il suffisait d'une cheville entr'aperçue ! ...

TRA : Vous évoquez une femme en disant : « Ma mère ne m'a jamais dit de ne pas me tenir les jambes écartées » : et pourtant, elle savait bien que ce n'est pas convenable « pour une fille »... Comment se reproduisent les dispositions corporelles.

P.B. : Les injonctions en matière de bonne conduite sont particulièrement puissantes parce qu'elles s'adressent d'abord au corps et qu'elles ne passent pas nécessairement par le langage et par la conscience. Les femmes savent sans le savoir que, en adoptant telle ou telle tenue, tel ou tel vêtement, elles s'exposent à être perçues de telle ou telle façon. Le gros problème des rapports entre les sexes aujourd'hui, c'est qu'il y a des contresens, de la part des hommes en particulier, sur ce que veut dire le vêtement des femmes. Beaucoup d'études consacrées aux affaires de viol ont montré que les hommes voient comme des provocations des attitudes qui sont en fait en conformité avec une mode vestimentaire. Très souvent, les femmes elles-mêmes condamnent les femmes violées au prétexte qu'« elles l'ont bien cherché ». Ajoutez ensuite le rapport à la justice, le regard des policiers, puis des juges, qui sont très souvent des hommes... On comprend que les femmes hésitent à déposer une plainte pour viol ou harcèlement sexuel...

TRA : Etre femme, c'est être perçue, et c'est alors le regard de l'homme qui fait la femme ?

P.B. : Tout le monde est soumis aux regards. Mais avec plus ou moins d'intensité selon les positions sociales et surtout selon les sexes. Une femme, en effet, est davantage exposée à exister par le regard des autres. C'est pourquoi la crise d'adolescence, qui concerne justement l'image de soi donnée aux autres, est souvent plus aiguë chez les filles. Ce que l'on décrit comme coquetterie féminine (l'adjectif va de soi !), c'est la manière de se comporter lorsque l'on est toujours en danger d'être perçu.

Je pense à de très beaux travaux d'une féministe américaine sur les transformations du rapport au corps entraînant la pratique sportive et en particulier la gymnastique. Les femmes sportives se découvrent un autre corps, un corps pour être bien, pour bouger, et non plus pour le regard des autres et, d'abord, des hommes. Mais, dans la mesure où elles s'affranchissent du regard, elles s'exposent à être vues comme masculines. C'est le cas aussi des femmes intellectuelles à qui on reproche de ne pas être assez féminines. Le mouvement féministe a un peu transformé cet état de fait - pas vraiment en France : la pub française traite très mal les femmes ! Si j'étais une femme, je casserais ma télévision ! - en revendiquant le *natural look* qui, comme le *biack is beautiful*, consiste à renverser l'image dominante. Ce qui est évidemment perçu comme une agression et suscite des sarcasmes du genre « les féministes sont moches, elles sont toutes grosses »...

"En imposant une manière de marcher, de s'asseoir, la jupe est une sorte de pense-bête."

TRA Il faut croire alors que, sur des points aussi essentiels que le rapport des femmes à leur corps, le mouvement féministe n'a guère réussi...

P.B. : Parce qu'on n'a pas poussé assez loin l'analyse. On ne mesure pas l'ascèse et les disciplines qu'impose aux femmes cette vision masculine du monde, dans laquelle nous baignons tous et que les critiques générales du « patriarcat » ne suffisent pas à remettre en cause. J'ai montré dans *La Distinction* que les femmes de la petite bourgeoisie, surtout lorsqu'elles **appartiennent** aux professions de « représentation », investissent beaucoup, de temps mais aussi d'argent, dans les soins du corps. Et les études montrent que, de manière générale, les femmes sont très peu satisfaites de leur corps. Quand on leur demande quelles parties elles aiment le moins, c'est toujours celles qu'elles trouvent trop « grandes » ou trop « grosses » ; les hommes étant au contraire insatisfaits des parties de leur corps qu'ils jugent trop « petites ». Parce qu'il va de soi pour tout le monde que le masculin est grand et fort et le féminin petit et fin. Ajoutez les canons, toujours plus stricts, de la mode et de la diététique, et l'on comprend comment, pour les femmes, le miroir et la balance ont pris la place de l'autel et du prie-dieu.

Propos recueillis par **Catherine Portevin**
Paru dans *Télérama* n°2534 - 5 août 1998, page 24-25

=====

[Exercice : comparer les critères d'esthétisme, et de beauté dans les discours (conseils) et les représentations (photos) de deux revues qui s'adressent à deux jeunes publics féminins différents

Une fois quittés l'adolescence, après plusieurs grossesses successives, le corps des femmes ressemble de moins en moins aux modèles de féminité valorisés. On ne les valorise plus alors pour l'image esthétique qu'elles produisent, mais pour d'autres « qualités », toujours qualifiées de féminines et de naturelles : le don de soi, l'aide aux autres, la prise en charge domestique des familles. C'est en tout cas l'aboutissement de la socialisation des filles de faire d'elles des épouses et des ménagères accomplies.

Lorsqu'elle ne travaille pas à l'extérieur, quand l'homme apporte son salaire à la maison, le contrat de mariage, dit Delphy (1970) fait office de contrat de travail. La femme devient dépendante de la situation du mari, de ses apports financiers et, *in fine*, de son bon vouloir. Le féminin est synonyme de non-autonomie. Bien souvent le « travail domestique » qui consiste à

fournir un certain nombre de services, à produire des produits et des biens²³, n'est pas considéré comme tel, mais déqualifié comme une « activité ménagère ». « La femme **donne** sa force de travail, alors que le salarié la vend ». De plus à la différence du salariat où « le salarié dépend du marché [et] d'un nombre illimité d'employeurs », l'appropriation des femmes se fait « par un seul individu ». Colette Guillaumin approfondit cette analyse. Pour elle, « ce n'est pas la force de travail distincte de son support/producteur en tant qu'elle peut être mesurée en "quantités" (de temps, d'argent, de tâches) qui est accaparée mais son origine : **la machine-à-force-de-travail** » (1978 : 9). Elle donne des exemples de la transformation de la femme en instrument, en outil, réduite à l'état « d'objet approprié », en citant les divers modes d'appropriation : a) L'appropriation du temps ; b) L'appropriation des produits du corps ; c) L'obligation sexuelle ; d) La charge physique des membres du groupe²⁴. Et en 1984, elle définit un **rapport de sexage** quant à l'appropriation du corps des femmes.

[Exercice : décrire et commenter l'emploi du temps (1/4 heure par 1/4 d'heure) de deux femmes de générations différentes qui ne travaillent pas à l'extérieur du domicile et commenter les évolutions].

[Exercice : décrire et commenter l'évolution comparée du droits des hommes et celui des femmes au sein de la famille quant à la contraception, la parentalité, et les droits et devoirs individuels des conjoint-e-s.]

Les analyses de Christine Delphy et de Colette Guillaumin datent de plus d'une quarantaine d'années. Aujourd'hui dans de nombreux couples, le discours conjugal aborde le « partage des tâches ». Mais les réalités statistiques montrent la non généralisation de ces nouvelles pratiques. Ainsi [tableau n°1], si l'on compare le temps de travail total (professionnel et domestique) des hommes et des femmes, vivant ensemble et élevant deux enfants, les hommes effectuent 9,31 H de travail, disposent de 3,31 de temps libre, et les femmes travaillent 10,16 H et ne disposent que de 2,28 H de temps libre. Ces statistiques cachent en fait une grande diversité suivant les appartenances générationnelles et sociales. Non seulement 1 015 000 femmes vivent seules avec leurs enfants, et seulement 165 000 hommes (chiffres 1990), 38% des femmes divorcées se trouvent en situation de mère isolée

²³ Ce que Christine Delphy appellent la production *familiale* ou domestique. Elle ajoute : « **Le mariage instaure un mode de production entre mari et femme** qui s'apparente au servage et/ou à l'esclavage. Il définit « une appropriation matérielle de la force de travail des femmes par les hommes ». Maris et femmes sont, à partir de ce rapport de production, constitué-e-s en classes antagonistes dans ce qu'elle qualifie de **patriarcat**. Et nous reconnaissons là un parallèle avec les théories marxistes, liant constitution en classes sociales et rapports de production. C'est cette limitation à la seule famille qui sera débattue et critiquée postérieurement par les études féministes.

²⁴ Colette Guillaumin analyse l'oppression des faits en liant deux faits : « un fait matériel et un fait idéologique » : « Le premier est un **rapport de pouvoir** (...) le coup de force permanent qu'est l'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes. L'autre est un **effet idéologique** : l'idée de « nature » supposée rendre compte de ce que seraient les femmes (1978 : 7). Et en 1984, elle définit alors un **rapport de sexage** quant à l'appropriation du corps des femmes.

(52% sans la tranche 25/44 ans). « Si les femmes voient dans la prise en charge des enfants un point fort de leur identité, cette prise en charge pèse d'un poids très lourd lorsqu'elles doivent l'assumer seules » disent les rapporteuses française de la quatrième Conférence mondiale sur les femmes de Pékin (Aubin, Gisserot, 1994 : 42).

Et beaucoup de femmes veulent travailler à l'extérieur du domicile.

Mais, comme le faisait déjà remarquer Guillaumin (1974), l'appropriation des femmes par les hommes se perpétue dans le monde du travail.

L'assimilation des femmes à la relation d'écoute et d'aide aboutit alors à une grande spécialisation des métiers. De plus, comme si le salaire des femmes n'était, encore, qu'un salaire d'appoint comparé à celui des hommes, ce sont les femmes qui majoritairement ont des emplois à temps partiels, et ceci [tableau 1] dans les métiers d'aide, d'assistance ; aujourd'hui on dit « le care » ». Et ce sont encore les femmes qui sont plus chômeuses que les hommes (tableau 5).

Tableau n°5**Métiers où le temps partiel est le plus développé en 1995**

PROFESSIONS	effectifs (milliers)	Femmes (%)	Temps partiel (%)
Femmes de ménage, employés de maison	230	97	76
Nettoyeurs	333	70	59
Caissiers	140	93	51
Assistantes maternelles	461	99	47
Aides familiaux	129	99	43
Ouvriers de l'élevage	21	28	41
Professions des arts et des spectacles	105	41	38
Animateurs socioculturels	253	64	36
Professions salariées de la santé	56	71	36
Agents de service, ambulanciers	721	78	35
Hôtesse d'accueil	61	90	35
Documentalistes, bibliothécaires	46	84	34
Agents de bureau de la Fonction Publique	150	78	34
Vendeurs (alimentation, habillement, luxe)	555	76	34
Assistances sociales	44	94	34
Serveurs de restaurant, employés d'hôtel	308	61	33
Employés de la fonction publique (catégorie C)	613	81	28
Coiffeurs, esthéticiennes	102	87	28
Animateur, formateur, moniteur sportif	141	39	28
Agriculteurs sur petite exploitation	165	49	27
Secrétaires	736	97	24
Concierges, gardiens d'immeubles	62	73	24
Ouvriers non qualifiés divers de type artisanal	47	67	24
Techniciens médicaux	134	79	24
Infirmiers salariés, sages-femmes, puéricultrices	253	93	23
Employé administratif d'entreprises	655	78	23

Source : INSEE, *Données sociales 1996*, p. 229 (Bihl, Pfefferkorn, 1996 : 70).

Mais malgré ces chiffres édifiants, l'accès aux études, au travail salarié permet à certaines sociologues d'imaginer l'échappement des femmes de la contrainte (ou du confinement) domestique, de dissocier appropriation individuelle des femmes par leur mari et appropriation collective des femmes par les hommes dans le marché du travail. Dès 1974, dans *Activité professionnelle de la femme et vie conjugale* Andrée Michel développait ainsi l'hypothèse que

le travail de la femme est un facteur important de restructuration du couple vers plus d'égalité dans la répartition des décisions et des tâches domestiques.

Les études sont à poursuivre, notamment pour comprendre les résistances masculines au changement, la reproduction des schèmes sexistes dans les pratiques et représentations des femmes elles-mêmes. Dans les travaux actuels, en France, mais plus encore d'autres pays industrialisés, il est souvent fait mention de l'occultation de la place et des effets des violences faites aux femmes par les hommes.

Les violences masculines faites aux femmes

Plusieurs travaux se sont intéressés à la reproduction de ces modèles de domination. La question est de savoir pourquoi ? Pourquoi ces modèles de féminité existent, et mêmes décrits par les sociologues, dénoncés par les luttes féministes, pourquoi se reproduisent-ils en tout ou partie. Une des questions centrales est bien entendu la révolte contre ces modèles. Les représentations de la soumission des femmes, les valeurs masculines et féminines présentées comme naturellement différentes, expliquent-elles en totalité la domination masculine et sa reproduction ?

Pierre Bourdieu (1990, 1998) y voit le poids de la violence symbolique : « [...] dont on trouverait d'autres exemples dans la domination d'une ethnie sur une autre ou des classes dominantes sur les classes dominées à travers, par exemple, la culture, on peut s'appuyer sur l'analyse d'un ordre institutionnel qui, comme toute institution, existe de deux façons, d'une part, dans les choses, sous forme, par exemple, de divisions spatiales entre les espaces féminins et les espaces masculins, sous forme d'instruments différenciés, masculins ou féminins, etc. et, d'autre part, dans les cerveaux, dans les esprits, sous forme de principes de vision et de division, de taxinomies, de principes de classement qui prennent souvent la forme, dans nos sociétés, de couples d'adjectifs. » (1994 : 94).

D'autres sociologues apportent des précisions complémentaires, et cela, bien avant les écrits de Pierre Bourdieu (1990)²⁵. En dehors même de la réappropriation par les femmes des valeurs et représentations masculines, Christine Delphy et Colette Guillaumin, dès les premiers textes fondateurs de la sociologie des rapports sociaux de sexe, mentionnent la prégnance, **l'omniprésence des violences faites aux femmes**. Et si pour les dominants (les hommes), les principales violences sont de l'ordre du symbolique, Delphy, Guillaumin, Mathieu (1985), Halmner, puis moi-même (Welzer-Lang (1988, 2005a, 2005b) identifient dans le discours des femmes le poids des violences qui ne se limitent pas, dans les actes comme dans les effets aux violences symboliques

²⁵ Remarquons d'ailleurs que Pierre Bourdieu ne cite pas, ou peu les sociologues féministes françaises. A propos des non-citations de P. Bourdieu, ou de ses citations incomplètes, ou déplacées, on lira l'excellent article de Nicole-Claude Mathieu paru dans les Temps Modernes (Mathieu, 1999).

La question des violences faites aux femmes est une problématique souvent évoquée aujourd'hui, mais peu étudiée en France. **On lira ci-après les résultats de la première enquête nationale quantitative menée en France en 2000.** Les violences faites aux femmes sont multiples. On y trouve : • **Les violences physiques** ; ce sont l'ensemble des atteintes physiques au corps de l'autre. ; • **Les violences psychologiques** : toute action qui porte atteinte ou qui essaie de porter atteinte à l'intégrité psychique ou mentale de l'autre (son estime de soi, sa confiance en soi, son identité personnelle...) ; • **Les violences sexuelles, ou violences sexuées** : les violences sexuelles ou sexuées correspondent au fait d'imposer son désir sexuel à un-e partenaire. ; • **Les violences verbales** : les violences verbales réfèrent au débit de parole, à la violence perçue dans la voix, le ton, les cris, c'est-à-dire au mode de communication. ; • **Les violences contre les animaux et/ou les objets** : c'est à dire faire peur en s'attaquant à des êtres ou des objets qui ont une valeur affective pour l'autre ; • **La violence économique** : la violence économique se définit comme le contrôle économique ou professionnel de l'autre ; • **La violence contre les enfants** : La violence contre les enfants se définit comme toute activité qui vise à les atteindre dans leur intégrité physique, psychique ou sexuelle ; • Et les autres violences. : • La violence contre soi-même, le contrôle du temps, La violence contre autrui, Le chantage au départ... (Welzer-Lang, 1991, 1992, 1996, 1998²⁶) On pourrait à loisir allonger la liste tant la violence faite aux femmes est multiple.

La violence domestique, mais plus loin le risque ou la menace de viol dans l'espace public pour toute femme qui s'afficherait seule (donc libre) dans la rue, le harcèlement sexuel en entreprise pour qu'elles concèdent des services sexuels à leurs collègues masculin... sont un obstacle central à la disparition de la domination masculine. Dans l'espace domestique, ou dans l'espace privé, les violences masculines (c'est-à-dire exercées en grande partie par les hommes) sont un mode de régulation central des rapports sociaux de sexe. Souvent un certain nombre de croyance (de mythe moderne) viennent en limiter la perception et l'analyse. Quand une femme est violentée par son conjoint une fois²⁷, que celui-ci s'excuse, promet (parfois larmes à la clef) de ne plus recommencer, explique avoir « perdu son contrôle », invoque des excuses (colère, alcool, stress...) et quand la compagne (par peur, par manque d'autonomie, par amour, par adhésion aux stéréotypes de masculinités, etc.) cède, et reste au domicile, celle-ci sait maintenant que les violences peuvent recommencer. Le premier coup [identifié comme tel²⁸], repositionne les rapports sociaux de sexe entre l'homme violent et la femme violentée et montre qui a le pouvoir, et qui a le droit de l'exercer y compris pour contraintes ses proches.

²⁶ La liste complète des violences faites aux femmes, et leur sens est développée dans le livre **réédité en 2005** : *Arrête, tu me fais mal, la violence domestique : 60 questions, 59 réponses...*, Petite collection Payot.

²⁷ Dans les différentes enquêtes, il ressort que d'après les déclarations des conjointes, 50% des premières violences commencent à la première grossesse, là où la femme est sans doute la moins bien armée pour partir, ou exiger un changement radical de la relation avec son conjoint.

²⁸ En réalité, bien souvent des femmes ont subi d'autres violences physiques qu'elles n'ont pas qualifiées ainsi (voir plus haut la définition du double standard asymétrique de la violence). « *Il m'a donné une claque, mais il ne l'a pas fait exprès, c'est pas vraiment de la violence* » entend-on souvent.

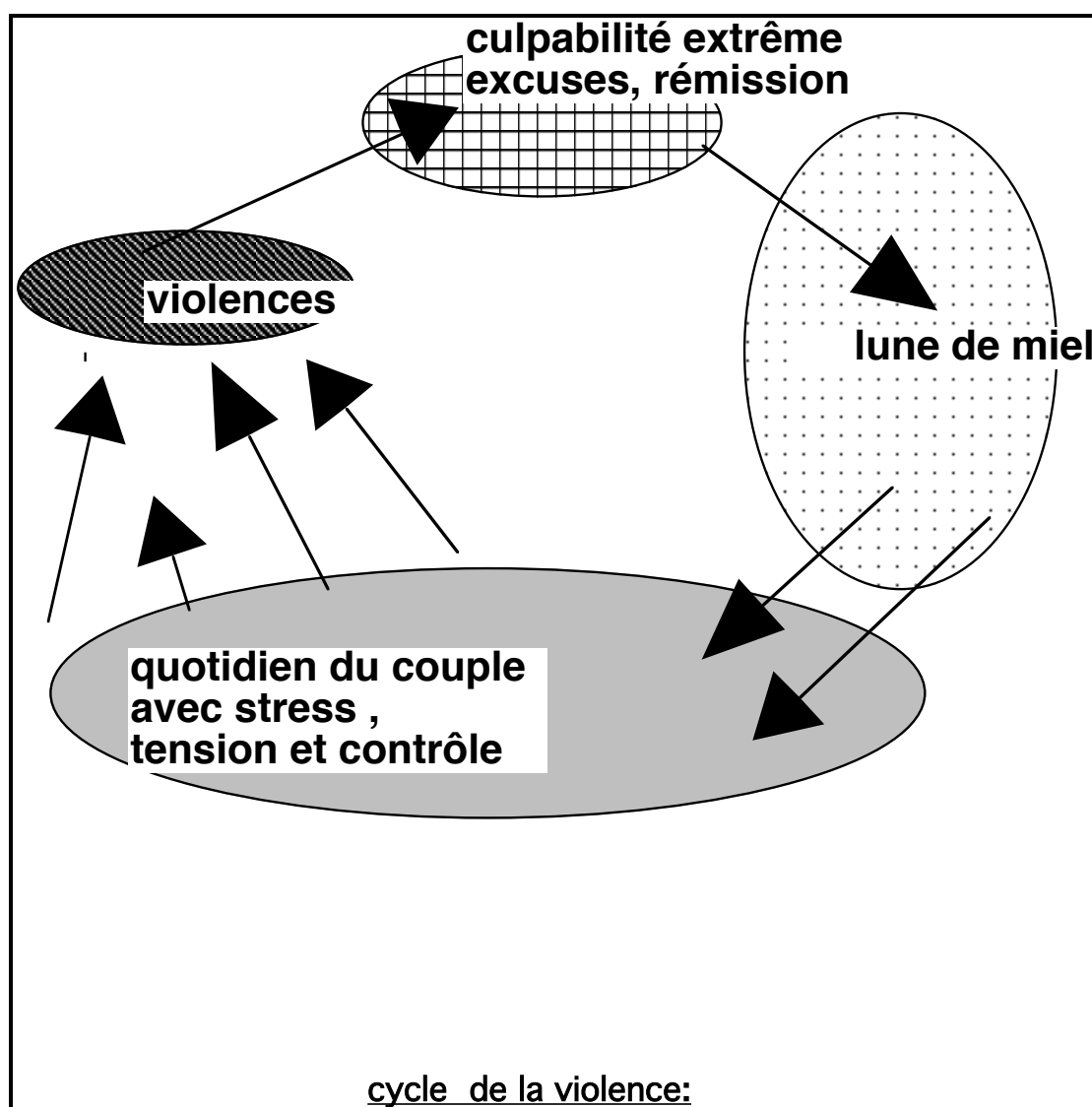
Bien entendu, et on va le voir de suite, les violences masculines faites aux femmes sont aussi une conséquence de la socialisation des garçons.

La « machinerie de la violence »

[extrait de Welzer-Lang D. *Arrête, tu me fais, la violence domestique, 60 questions, 59 réponses*, republié en 2005 en poche chez Payot]

Contrairement à ce que pensent de nombreuses personnes, il y a un *cycle de la violence*. Celui-ci a d'abord été identifié par des chercheuses américaines notamment Lénore WALKER. Autrement dit, en étudiant attentivement les scènes que décrivent des femmes et des hommes, on peut faire un schéma explicatif du fonctionnement de la violence domestique. Mais attention : comme tout schéma celui-ci est forcément réducteur par rapport aux milliers de situations particulières.

Le cycle se décompose en 4 étapes, décrites dans la figure suivante :



Nous allons le décrire en détail en y replaçant les éléments déjà entrevus.

- **le quotidien du couple : silences, contrôle et montée de la violence :**

Cette phase est en quelque sorte préparatoire aux coups. Dans le vécu journalier des couples où s'exerce de la violence, situation que nous analyserons plus loin, l'homme domine et veut contrôler l'ensemble de la vie familiale, les agissements de sa compagne et de ses enfants. Non que tous les hommes violents soient des tyrans domestiques, mais ils ont une représentation de ce que doit être leur milieu familial et considèrent normal de l'imposer. Nous le verrons, les hommes violents sont à cet égard particulièrement seuls dans la famille. Au lieu de se réjouir des différences qu'il y a entre les éléments de la famille, ils veulent que tout se passe comme ils l'ont prévu. En même temps, pour aboutir à ce rôle de chef de famille, ils maintiennent un contrôle permanent : contrôle de leurs proches, mais aussi contrôle d'eux-mêmes. Les hommes violents ne parlent pas, ou du moins, ne parlent pas d'eux et de ce qu'ils vivent.

Certains agissements de leurs proches ne leur plaisent pas. Ils ne sont pas jugés conformes avec leurs projets ou leurs désirs. Les hommes en éprouvent une insatisfaction qu'ils gardent en eux. Surtout au début de la vie de couple, quand ils n'osent pas encore exprimer leurs colères. Les insatisfactions, les rancunes et les griefs s'ajoutent au fur et à mesure, puis s'accumulent jusqu'à arriver à un trop-plein. Les métaphores sont nombreuses quand les hommes expliquent ce "trop plein" : la goutte d'eau qui fait déborder le vase, mais surtout la cocotte minute; *"Ça monte, ça monte et ça explose"* (qu. n° 12) . Arrive alors le second stade du cycle : les coups.

- **l'irruption de violence : les coups**

Les coups ou d'autres formes de violences surgissent alors. Nous verrons ci-après qu'ils vont, au fur et à mesure, en crescendo. L'ampleur des coups est variable. Bien souvent au début de ces cycles, ce sont des claques, des mouvements brusques ou l'homme "pousse" plus ou moins violemment sa compagne. La durée de la scène de violence peut, elle aussi, être variable. Les hommes en parlent comme d'un soulagement, une décharge d'énergie longtemps accumulée, une sorte de libération. Leurs compagnes, n'ayant pas toujours su apercevoir les signes avant-coureurs, sont surprises ; elles ont peur. Souvent elles ne comprennent pas ce qui a provoqué l'arrivée de cette violence.

- **les excuses**

Souvent appelée phase de rémission en Amérique du Nord, la phase suivante va voir l'homme violent s'excuser, demander ou implorer le pardon. Comprendons-nous bien : quand l'homme s'excuse, promet de ne plus recommencer, il est dans la plupart des cas, sincère et honnête. Il est désolé de cette violence que souvent, il ne comprend pas non plus. L'objectif plus ou moins conscient de la violence est de montrer son mécontentement, de dire ses désaccords, de signifier une volonté, de montrer qu'il a, l'ultime pouvoir dans le

couple. En ce sens la violence est un langage. L'objectif n'est pas d'aboutir à la fuite de la compagne, bien au contraire. Pour éviter que cette dernière horrifiée par de telles violences ne parte ou ne se plaigne à l'extérieur, voire porte plainte contre "son conjoint violent", celui-ci doit obtenir son pardon.

Les excuses invoquées par l'homme sont multiples et variées, nous en avons déjà aperçu certaines (colère, alcool, stress...). Les plus simples sont souvent les meilleures. La plus simple étant : "Je suis comme ça, il faut que tu fasses attention". Les excuses sont conformes à nos représentations collectives qui nous font croire que l'homme à l'intérieur des maisons est comme un enfant irresponsable. L'objectif est de dire : "Ma chérie : je ne suis pas responsable des violences commises, je ne l'ai pas fait exprès". Souvent l'invocation de l'amour sera utilisée pour prouver l'aspect accidentel de la scène. Dans d'autres cas, le rappel de la situation matérielle ou morale de la compagne, sa précarité, ou le sort des enfants accompagneront la demande de pardon. C'est à dire qu'il y a rappel à la conjointe de sa dépendance.

Certains hommes pleurent pendant plusieurs heures de suite, d'autres restent prostrés pendant quelques jours. Ils montrent, ou veulent montrer ainsi, leur réel désarroi. Beaucoup n'expliquent pas ce qui a provoqué leur violence et font passer les violences comme des actes irréfléchis. D'autres, notamment lorsque ces scènes sont déjà répétitives, accusent leurs compagnes d'en être responsables (qu. n° 14 à 18). Dans certains couples, c'est en faisant l'amour que l'homme obtient son pardon (qu. n° 40).

• la lune de miel

Cette expression utilisée par Ginette LAROUCHE²⁹, traduit merveilleusement bien la phase suivante. Une fois le pardon accordé, les excuses acceptées, il faut pour l'homme -et la femme- oublier la scène de violence. C'est l'époque où l'homme va inviter sa compagne au restaurant, lui offrir cette robe qu'elle attend depuis longtemps, accepter -enfin- d'aller passer des vacances chez les beaux-parents... Bref, tout se passe pour le mieux dans ce qu'il/elle aimerait voir comme le meilleur des mondes. Période douce du bonheur retrouvé, cette phase est souvent passée sous silence par les professionnel-le-s du social. Pourtant, cette phase et la suivante expliquent pourquoi nombre de compagnes peuvent dire, en dehors des situations de fuite en urgence absolue : "*Après tout, c'est pas tous les jours la violence*". La lune de miel doit faire oublier le passé et laisser croire qu'il ne se reproduira plus. L'homme et la femme sont réellement heureux du bonheur retrouvé. Une fois dissipé le souvenir des violences, le cycle continue.

• le retour du quotidien :

Quelle qu'ait pu être la sincérité des excuses de l'homme, après la période "lune de miel", le quotidien reprend ses droits. Celui-ci, comme avant, s'accompagne du désir de l'époux de vouloir régenter la vie des ses proches, de son incapacité à dire ses désirs, ses insatisfactions, comme d'ailleurs ses plaisirs. Progressivement, la tension, le besoin de

²⁹ Le livre de LAROUCHE Ginette, *Agir contre la violence*, est une ressource indispensable pour comprendre, du côté des femmes, les effets des violences domestiques, et le sens d'une intervention sociale qui les respecte et aboutit à leur prise d'autonomie.

domination, le stress dû-e-s à l'accumulation d'éléments contraires à ses attentes, augmentent. Et, les mêmes causes produisant les mêmes effets, réapparaît plus ou moins rapidement une nouvelle phase de violences.

22 - Y a t-il une fréquence particulière à la violence ? La spirale de la violence.

Les cycles de violences se suivent, mais ne se ressemblent pas exactement. D'abord un constat : j'ai vu des hommes qui étaient violents physiquement -ou plus exactement (voir qu. n° 20) dont la compagne repérait la violence physique- tous les jours ou presque, alors que d'autres vivent les phases de violence tous les 15 ans³⁰. En reprenant la terminologie américaine, on peut parler de **Spirale de la violence**. La violence est continue, mais son intensité et sa fréquence d'apparition augmentent. Le cycle de la violence se reproduit de plus en plus vite avec une intensité de plus en plus forte.

Comprendre pourquoi est relativement simple. On peut prendre l'exemple de l'enfant (le schéma est identique quel que soit l'âge ou le sexe de la personne violentée)³¹. Il y a une gradation dans l'échelle des punitions et des violences qu'utilisent les parents. Quel que soit le point d'entrée dans cette gradation, le premier stade de la punition physique (une petite claque sur les fesses, une "engueulade" ou un grand coup...), le corps de l'enfant va s'habituer à cette violence. Les punitions, pour la plupart des parents, ne sont jamais gratuites, elles servent à montrer le désir des parents, à signifier l'apprentissage du bien et du mal, à imposer une limite... Pour que les punitions (violences) gardent leur efficacité, il faut que les parents augmentent l'intensité de la violence. Ainsi, tout se passe comme si plus l'enfant est violenté, plus le temps entre deux violences se raccourcit. Que cette situation s'explique par une accoutumance aux coups, tant de la part de l'enfant que de la part des parents, l'effet recherché des violences parentales - la soumission à leurs désirs - semble diminuer et on arrive souvent à des gestes "réflexes" qui accompagnent et ponctuent ces rappels. Il faut rappeler de plus en plus souvent qui a le pouvoir. La spirale de violence traduit ce processus.

Chaque moment (ou phase) de violence repérée par l'un-e ou l'autre va être un **palier** de cette spirale.

Les paliers de la violence domestique sont les moments où la violence est identifiée. Ils sont souvent dans le discours des hommes ou des femmes associés aux humeurs du corps (le sang qui coule, les pleurs...), ou aux outils (armes) utilisés. Ainsi hommes et femmes décrivent l'accentuation de la violence dans leur couple lors d'irruptions de blessures

³⁰ Ceci montre d'ailleurs la difficulté à chiffrer le nombre de femmes violentées, ou le nombre d'hommes que l'on peut qualifier de violents. Les diverses enquêtes en France ne tenaient compte que des violences exercées dans les 12 derniers mois.

³¹ On m'excusera de prendre l'enfant en exemple. Je n'assimile pas les femmes à des enfants. Mais, dans nos cultures actuelles, là où la violence ordinaire aux enfants est encore largement admise (on dit : "Une fessée fait circuler le sang"), l'exemple semble pertinent pour décrire le processus de la spirale.

corporelles (le sang coule), par l'utilisation d'une arme quelconque (un bâton, un couteau, un accessoire de cuisine...). D'une manière générale, la violence permet d'obtenir la soumission de l'autre à ses désirs, par le **marquage corporel**.

En bout de spirale, si aucune rupture vient interrompre le processus, il peut y avoir danger de mort. Certes, les cas de meurtre sont rares. Heureusement ! Mais il y a bien d'autres cas où une personne "meurt". Le Québécois Robert PHILIPPE parle de "meurtre de l'âme". Certaines femmes n'osent plus rien faire, ni sortir, ni même prendre la parole. Il n'est donc pas abusif de parler de *mort* sous d'autres formes. Une des femmes venue à RIME [le centre d'accueil pour hommes violents que j'avais créé en 1987] pour une réunion, alors qu'elle vivait seule, n'avait pas osé sortir le soir depuis 3 ans.

Sur les hommes battus

Les hommes battus existent. Savoir combien ils sont, représente un débat sans fin dépendant du mode recueil de données. Faut-il interroger les hommes par téléphone ? Prendre en compte les plaintes à la Police et à la gendarmerie ? Les registres des urgences à l'hôpital ?

Si certaines sources annoncent, sans preuve, que 50 % des personnes violentées seraient des hommes, la compilation des données disponibles m'a fait écrire en 2009³² que dans certaines grandes villes en France, 15% des personnes violentées sont des hommes. Des hommes, socialisés en homme et mis socialement, dans la maison, en position de femmes sociales.

Des violences qui vont encore progresser [conclusion de l'article cité]

L'égalité hommes-femmes, c'est quand les femmes s'approprient les mêmes outils que les hommes. S'affranchissent des mêmes tabous, s'accordent les mêmes droits et font... les mêmes bêtises.

L'égalité progresse. Comme évoluent aussi les campagnes médiatiques sensibilisant aux violences conjugales. Autrefois taboue et secrète, non dicible, la violence est aujourd'hui de plus en plus banalisée. Devenant même, parfois, un simple argument de débat visant à discréditer l'Autre. Il n'y a alors aucune raison pour que le nombre d'hommes (et de femmes) qui perçoivent et déclarent des violences ne progresse pas. Comme il est aussi vraisemblable que le nombre d'hommes **effectivement** battus n'ait pas fini d'augmenter. Celui-ci sera proportionnel aux cas où nous assistons à des inversions de position de sexe, où les compagnes prennent et reproduisent l'antique place des hommes.

La disparition du genre, du système sociopolitique qui crée les catégories asymétriques et hiérarchisées des hommes et des femmes adviendra quand les pratiques des individus seront

³² On lira l'article complet ici :

Daniel Welzer-Lang « Les hommes battus », *Empan* 1/2009 (n° 73), p. 81-89.

URL : www.cairn.info/revue-empan-2009-1-page-81.htm ; DOI : [10.3917/empa.073.0081](https://doi.org/10.3917/empa.073.0081)

indépendantes de leur assignation de sexe. Ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que d'autres formes de domination (classe, « race », âge...) ne perdurent pas.

Peut-être que d'ici là, avant que le taux d'hommes battus n'égale celui des femmes violentées, nous aurons été capables de mettre en place un nouveau « contrat de genre » qui dépasse les assignations conjugales liées à la domination masculine. Car ce que ne disent pas les enquêtes de victimologie, c'est que la violence conjugale répétée, exercée par l'un-e contre l'autre, est d'abord liée non au sexe, non à la psychologie ou l'hormonologie masculine (ou féminine), mais à l'affirmation et aux effets de la domination de celui, ou celle, qui se pense et se vit comme supérieur-e.

À ce niveau-là, en dehors des actions d'accompagnement à mettre en place - y compris pour les hommes, battus ou non -, les chiffres des violences perçues, déclarées et/ou subies par les femmes et par les hommes nous dressent la feuille de route du chemin qu'il nous reste à faire pour éradiquer la domination masculine, et plus loin la domination de genre. Qu'elle soit exercée par les hommes, ce qui est encore largement le cas. Ou, peut-être, dans un avenir plus ou moins lointain, par des personnes désignées comme femmes.

[fin de citation]

Pour conclure cette partie consacré aux femmes et au féminin, signalons que plusieurs auteur-e-s ont montré les liens entre la violence subie par les femmes et les traits spécifiques du féminin, qui commencent d'ailleurs à être contestés par nombreuses d'entre elles. La femme, à la différence de l'homme est construite comme un être continuellement dépendant du regard, des gestes, des représentations de l'homme. Sa spécificité dite naturelle est la soumission aux valeurs masculines. L'isolement dans la position de mère et d'épouse suit sa relégation dans l'intimité de l'espace domestique. L'interdiction d'exprimer ses colères, l'oubli de soi au profit des autres, la non affirmation de ses désirs et de ses besoins, la construisent en victime permanente que l'homme saura secourir et protéger. La femme acquiert ce que Walker (1984) nomme "l'incapacité apprise". Quand la violence de la domination apparaît dans ses formes physiques, psychologiques et sexuelles, elle ne sait y opposer que honte et culpabilité. La femme violentée, loin d'être un être unique, exceptionnel, apparaît au contraire comme un idéal-type de l'ensemble des femmes subissant la domination masculine.

Article paru dans le Monde daté du 7 décembre 2000

En France, une femme sur dix est victime de violences conjugales

La secrétaire d'Etat aux droits des femmes, Nicole Péry, a présenté, mercredi 6 décembre, les résultats de la première grande enquête statistique sur l'ensemble des violences faites aux femmes. Selon ces estimations, 48000 femmes auraient été violées, en 1999, par leur conjoint ou leur concubin dans un tiers des cas

Mis à jour le jeudi 7 décembre 2000

Des chiffres contre les coups. Sujet de plaisanterie depuis toujours, d'émoi depuis peu, les violences faites aux femmes deviennent enfin un sujet d'études. Mercredi 6 décembre a été présentée la première enquête statistique sur les violences envers les femmes en France. Une enquête commandée en 1997 par le secrétariat d'Etat aux droits des femmes, conformément aux engagements pris en 1995 à la Conférence mondiale des femmes de Pékin, et coordonnée par l'Institut de démographie de l'université Paris-I (IDUP). Jusqu'à présent, entre les deux millions de «femmes battues» éternellement avancées par les féministes, et les quelques dizaines de milliers de démarches effectuées par les victimes auprès de la police, de la gendarmerie, des tribunaux ou des associations, il était plutôt difficile de cerner l'ampleur réelle du phénomène. D'autant que «les violences perpétrées au quotidien, la plupart du temps dans l'intimité de la sphère privée, sont encore souvent occultées, voire déniées par les victimes elles-mêmes», pose d'emblée Maryse Jaspard, responsable de l'enquête. D'où l'idée d'enquêter non plus seulement sur les violences déclarées, mais sur un échantillon représentatif de la population générale, en l'occurrence 7000 femmes de 20 à 59 ans.

Grand enseignement de cette première enquête: «C'est dans le cadre de la vie de couple que les femmes adultes subissent le plus de violences.» Près d'une femme sur dix (9,5%) vivant en couple est victime de violences conjugales, à des degrés divers: insultes pour 4% des interrogées, chantage affectif (s'en prendre aux enfants, menacer de se suicider...) pour 1,7%, pressions psychologiques (actions de contrôle, d'autorité, attitudes de dénigrement...) pour 23,5%, agressions physiques pour 2,3%, viols (rapport sexuel imposé par la force) et autres pratiques sexuelles imposées pour 0,8%. Quant aux femmes qui n'étaient plus en couple au moment de l'enquête, elles ont été 30,7% à dénoncer diverses violences passées.

Une femme en couple sur dix «vit une relation de couple qui atteint gravement sa personne, la maintenant dans un état de dépendance, de tension permanente, voire de peur qui oblitère aussi ses possibilités d'intégration sociale», résumant les chercheurs de l'IDUP, de l'INED, du CNRS et de l'Inserm qui ont mené l'enquête. Or, pour eux, «les violences psychologiques et verbales répétées sont aussi destructrices que les agressions physiques».

La violence conjugale n'est pas l'apanage des milieux défavorisés: on note bien peu de différences entre les femmes cadres supérieures victimes de violences conjugales (10%) et les ouvrières (8,7%), les employées (9%) ou les femmes au foyer (10,2%). Les chômeuses (13,7% ont subi des violences) et les étudiantes (12,4%), en revanche, semblent davantage

concernées, de même que les femmes les plus jeunes, deux fois plus touchées que leurs aînées.

«LA DOMINATION MASCULINE»

Pour les chercheurs, «les effets de la domination masculine se font encore sentir»: «La violence masculine peut être analysée comme un mécanisme fondamental du contrôle social des femmes, la violence subie par les femmes exprimant leur position de dominées. Ce qui n'exclut pas qu'elles exercent elles-mêmes certaines formes de violence. Ce qui ne signifie pas non plus que la violence masculine est inéluctable.» Si, en plus du foyer, sont également prises en compte les sphères professionnelles et publiques (rue, transports en commun, lieux publics), l'ampleur du phénomène, «frappante» selon Nicole Péry, secrétaire d'Etat aux droits des femmes, se confirme: au cours des douze derniers mois précédant l'enquête, 4% des femmes interrogées ont eu à subir une agression physique (coups et brutalités physiques, menaces avec arme, tentatives de meurtre); 1,2% ont subi une agression sexuelle (attouchements, tentatives de viol, viols).

«En extrapolant les 0,3% de viols déclarés par les enquêtées aux 15,8 millions de femmes métropolitaines de 20 à 59 ans: en 1999, environ 48 000 femmes âgées de 20 à 59 ans auraient été victimes d'un viol», ont calculé les chercheurs. Viol perpétré, pour un tiers des cas, dans le cadre des relations de couple. Dans l'espace public, les agressions verbales demeurent néanmoins la forme la plus répandue de violence: 13,3% des femmes ont déclaré y avoir été injuriées, et dans ce cas les hommes ne sont pas seuls en cause. Quelque 5% des femmes ont aussi été suivies. Au travail, 16,7% des femmes ont subi des «pressions psychologiques» (se sont vu imposer des horaires, des tâches dont personne ne veut, ont fait l'objet de critiques répétées et injustes, ou ont été mises à l'écart), 8,5% ont supporté des agressions verbales (injures et menaces), 1,9% des avances et agressions sexuelles, 0,6% des agressions physiques. L'enquête met encore en lumière l'importance du non-dit: nombre de femmes interrogées ont évoqué pour la première fois au moment de l'enquête les violences subies. 72% des sondées qui ont été victimes d'un viol avant l'âge de quinze ans n'en avaient, par exemple, jamais parlé. Ce mutisme est d'autant plus fréquent que les violences se sont déroulées dans le cadre du foyer ou du travail, où elles sont encore largement taboues. «Plus des deux tiers des femmes interrogées contraintes par leur conjoint à des pratiques ou des rapports sexuels forcés avaient gardé le silence», lit-on. Silence qui «relève probablement d'un sentiment de culpabilité, voire de honte. Il souligne que, malgré la levée des tabous, une certaine carence de l'écoute, tant des institutions que des proches, perdure. Les réponses des enquêtées montrent cependant que dans un cadre neutre, anonyme, la parole peut être libérée».

L'incidence des situations de violences subies pendant l'enfance apparaît enfin avec une désespérante netteté. Les femmes victimes de sévices ou de coups répétés durant leur enfance sont quatre fois plus exposées au risque d'être victimes de violences à l'âge adulte. Sur tout cela, «la parole est en train de se libérer», assure Nicole Péry, qui constate un triplement, en 1999, des appels reçus dans les plates-formes d'écoute spécialisée. Le

25 janvier 2001, la secrétaire d'Etat organise les premières assises nationales sur les violences à l'encontre des femmes, qui devront dépasser le simple constat chiffré.

Pascale Krémer

La violence masculine provoque aussi parfois la mort de la compagne. Malheureusement, à ce jour (septembre 2004), nous ne disposons pas d'études sérieuses sur cette question : ni laboratoires de recherche spécialisé sur le thème des violences, ni même de recueil systématique des données. Témoin ces articles paru en septembre 2004 :

En France, des femmes tuées en silence

Cet été, 29 meurtres de femmes par leur conjoint ont été relatés par l'AFP. Pourtant, aucun chiffre officiel n'existe sur le phénomène.

Par Blandine GROSJEAN [jeudi 09 septembre 2004 (Libération)]

Pourquoi tant de femmes périssent en France sous les coups de leur conjoint? Une tous les deux jours cet été. Leur nombre est-il en hausse, comme l'affirment les associations, à l'instar de l'Espagne, qui a connu une augmentation de 34 % entre 2002 et 2003? Combien d'enfants meurent lors de ces drames «de couple»? Personne ne peut le dire. L'Etat français ne s'est jamais intéressé à la question. Contrairement à la plupart des pays occidentaux, qui tiennent le décompte de ces homicides, il n'existe aucun organisme chargé de les comptabiliser.

En 2001, le professeur Henrion, membre de l'Académie de médecine, auteur d'un rapport sur les violences conjugales pour le ministère de la Santé, préconisait pourtant de recenser les homicides pour violences conjugales et d'en assurer une publication annuelle. Ce travail effectué méthodiquement en Espagne depuis la fin des années 90 a permis aux chercheurs et aux responsables politiques de déterminer que ces crimes survenaient quand la femme décidait de quitter son conjoint : 70 % des victimes (contre 29 % au Danemark ou 27% au Canada) étaient en instance de séparation. Ces meurtres, 81 en Espagne en 2003, seraient le tribut payé à l'indépendance croissante des femmes.

Rupture. Au ministère chargé du Droit de femmes, l'amateurisme atteint des sommets. «*Peu importe les chiffres, la violence est inacceptable*», dit Nicole Ameline. La ministre se contente donc d'extrapolations publiées par le professeur Henrion à partir de chiffres collectés à l'Institut médico-légal parisien dans les années 90 : une femme décéderait de violences conjugales tous les cinq ou six jours, soit 60 à 88 par an. En Espagne, le nombre de victimes a doublé depuis 1999. En France, des associations féministes avancent le chiffre de 400 femmes tuées par leur compagnon, sans pouvoir étayer ce chiffre. Françoise Cherbit, de la Fédération nationale solidarité femme, affirme que «*sur ces trois ou quatre dernières années, il y a de plus en plus de passages à l'acte meurtrier de la part d'ex-conjoints ou d'ex-concubins. Les femmes seraient plus en danger de mort lorsque leurs partenaires perçoivent le caractère irréversible de la rupture et ne l'acceptent pas*». Un «sentiment» confirmé par

Daniel Welzer-Lang, sociologue, l'un des rares à travailler sur la violence masculine. *«La plupart des hommes tuent par jalousie, ou parce que leurs conjointes les a quittés ou parce qu'ils craignent d'être quittés»*, affirme Patricia Mercader, chercheuse et professeur d'université, auteur de *Crime passionnel, crime ordinaire* (1). La situation française serait donc comparable à celle de l'Espagne.

En 2000, 192 femmes avaient été victimes d'homicide selon l'Inserm, qui centralise tous les certificats de décès. Mais on ne sait pas qui est leur agresseur. Ce chiffre est *«très certainement sous-estimé»*, précise Eric Jouglu, qui dirige ce service: *«Les études méthodologiques sur les suicides nous ont montré que cette sous-estimation était de 20 %.»*

Il existe par ailleurs une zone d'ombre extensible, celle des homicides camouflés, des disparitions non élucidées, des suicides étranges. En 2000 encore, plus de 6 000 femmes sont mortes de chutes accidentelles et 2 800 se sont suicidées. Annick Houel, professeur de psychologie sociale à Lyon, analyse actuellement les faits divers dans la région Rhône-Alpes. *«Les défenestrations sont un vrai souci.»* Cette chercheuse, comme ses collègues français, travaille en recoupant les informations de la presse.

«Le cas Orantes». Faute de données, la France n'apparaît donc pas dans les études internationales sur les taux d'homicides conjugaux, où la Roumanie détient le record (12,6 femmes tuées par million d'habitants) et l'Islande ferme la marche avec... zéro tuée. Pour le réseau féministe espagnol, cette absence de chiffres français s'apparente à du *«négationnisme»*, celui que connaissait l'Espagne avant l'assassinat d'Ana Orantes en 1997, brûlée vive par son mari après avoir témoigné de son calvaire conjugal sur une télévision andalouse. Le «cas Orantes» avait déclenché une prise de conscience médiatique et politique, qui se concrétise aujourd'hui avec la «loi intégrale contre la violence de genre» défendue par le gouvernement Zapatero.

(1) Avec Annick Houel et Helga Sobota. PUF, 2003.

Devenir un homme, un « vrai » homme...

Si les études critiques sur les femmes et la construction sociale du féminin sont aujourd'hui relativement bien documentées, il n'en est pas de même pour les études critiques sur les constructions sociales des hommes et du masculin. A côté de travaux pionniers parus dans les années 1975-90 [voir encadré], quelques hommes ethnologues ont utilisé leur place d'hommes [en particulier les connaissances et informations communiquées aux hommes et interdites aux femmes] pour décrire les mécanismes de la domination masculine dans des sociétés de l'ailleurs (Godelier, 1982), d'autres, comme François de Singly ont utilisé le cadre des rapports sociaux de sexe pour analyser les femmes (1987), ouvrant parfois leur perspectives aux liens entre les hommes et la domination masculine (1993 ou la paternité (1996) ; enfin Pierre Bourdieu (1990, 1998), tout en empruntant largement ses concepts à la littérature féministe — sans toujours citer ses sources (Mathieu, 1999) , outre l'analyse qu'il propose de la cosmogonie qui sous-tend la domination masculine, l'analyse de l'honneur qui « *gouverne l'homme d'honneur, en dehors de toute contrainte externe. Il dirige (au double sens) ses pensées et ses pratiques à la façon d'une force (« c'est plus fort que lui»)* (1998 : 56)», voit dans la *libido dominandi*, « [le] **désir de dominer les autres hommes et, secondairement, à titre d'instrument de lutte symbolique, les femmes.** [...] Cette libido d'institution, qui prend aussi la forme d'un sur-moi, peut conduire aussi bien, et souvent dans le même mouvement, aux violences extrêmes de l'égotisme viril qu'aux sacrifices ultimes du dévouement et du désintéressement. (1990 : 30)³³ »

Peu de travaux se sont centrés sur le « comment ». Comment dans nos sociétés, les socialisations primaires et secondaires transforment un petit être mâle en homme viril, dominant, parfois violent avec ses proches. C'est à cette tâche que nous nous sommes confrontés avec Pierre-Jean Dutey dans nos travaux sur l'homophobie. A travers l'analyse de plusieurs dizaines d'interviews biographiques d'hommes, j'y montrais l'existence, en France, aujourd'hui, d'un lieu multiforme monosexué (où les femmes ne sont pas admises de fait ou de droit) où les hommes entre-eux se socialisent. En référence aux travaux de Maurice Godelier, j'ai proposé de regrouper ces différents espaces sous le terme de la « maison-des-hommes »³⁴.

La maison-des-hommes

Dans nos sociétés, quand les enfants-mâles quittent le monde des femmes³⁵, qu'ils commencent à se regrouper avec d'autres garçons de leur âge, ils traversent une phase d'homosocialité³⁶ lors de laquelle émergent de fortes tendances et/ou de grandes pressions pour y vivre des moments d'homosexualité. Compétitions de zizis, marathons de branlettes

³³ Notez que cette notion de *libido dominandi* n'est malheureusement pas reprise en 1998. Elle s'avère pourtant particulièrement heuristique pour travailler sur les hommes et le masculin.

³⁴ Godelier l'écrit « maison des hommes », sans tirets.

³⁵ Ou des quelques hommes qui s'occupent des enfants en bas âges.

³⁶ Que l'on peut définir comme les relations sociales entre les personnes de même sexe, à savoir les relations entre hommes ou les relations entre femmes.

(masturbation), jouer à qui *pisse* (urine) le plus loin, excitations sexuelles collectives à partir de pornographie feuilletée en groupe, voire même maintenant devant des strip-poker électroniques où l'enjeu consiste à déshabiller les femmes... A l'abri du regard des femmes et des hommes des autres générations, les petits hommes s'initient entre eux aux jeux de l'érotisme. Ils utilisent pour ce faire, les stratagèmes, les questions (la taille du sexe, les capacités sexuelles) légués par les générations précédentes. Ils apprennent et reproduisent alors les mêmes modèles sexuels quant à l'approche et à l'expression du désir.

Dans cette maison-des-hommes, à chaque âge de la vie, à chaque étape de la construction du masculin, est affecté une pièce, une chambre, un café ou un stade. Bref, un lieu propre où l'homosocialité peut se vivre et s'expérimenter dans le groupe de pairs. Dans ces groupes, les plus vieux, ceux qui sont déjà initiés par les aînés, montrent, corrigent et modélisent les accédants à la virilité. Une fois quitté la première pièce, chaque homme devient tout à la fois initiateur *et* initié.

Apprendre à souffrir pour être un homme. A accepter la loi des plus grands

Apprendre à être avec des hommes, ou ici dans les premiers apprentissages sportifs à l'entrée de la maison-des-hommes, à être avec des postulants au statut d'homme, *contraint* le garçon à accepter la loi des plus grands, des anciens. Ceux qui lui apprennent et lui enseignent les règles et le savoir-faire, le savoir-être homme. La manière dont certains hommes se rappellent cette époque et l'émotion qui transparaît alors, semblent indiquer que ces périodes constituent une forme de rite de passage.

Apprendre à jouer au football, au base-ball, c'est d'abord une façon de dire : **je veux être comme les autres gars. Je veux être un homme et donc je veux me distinguer de son opposé (être une femme). Je veux me dissocier du monde des femmes et des enfants**³⁷.

C'est aussi apprendre à respecter les codes, les rites qui deviennent alors des opérateurs hiérarchiques. Intégrer codes et rites, en sport on dit les règles, oblige à intégrer corporellement (incorporer) les non-dits. Un de ces non-dits, que relatent quelques années plus tard les garçons devenus hommes, est que l'apprentissage doit se faire dans la *souffrance*. Souffrances psychiques de ne pas arriver à jouer *aussi bien* que les autres. Souffrances des corps qui doivent se blinder pour pouvoir jouer correctement. Les pieds, les mains, les muscles... se forment, se modèlent, se rigidifient par la douleur. P'tit homme doit apprendre à accepter la souffrance pour intégrer le cercle restreint des hommes. Dans ces groupes monosexués s'incorporent les gestes, les mouvements, les réactions masculines, tout le capital d'attitudes qui serviront à être un homme.

Dans les tous premiers groupes de garçons, on "entre" en lutte dite amicale (pas si amicale que cela si l'on en croit le taux de pleurs, de déceptions, de chagrins enfouis que l'on y associe) pour être au même niveau que les autres, puis pour être le meilleur. Pour gagner le

³⁷ Dans certains groupes masculins, autour d'un ballon ou d'une palette de hockey, apparaissent aujourd'hui quelques femmes. Pour avoir observé ces filles que leurs parents qualifiaient de "garçons manqués", tout semble suggérer qu'elles aussi, pour l'instant, veuillent accéder au statut de gars, de *mec*...

droit d'être avec les hommes ou d'être comme les autres hommes. Pour les hommes, comme pour les femmes, l'éducation se fait par mimétisme. Or le mimétisme des hommes est un mimétisme de violences. De violence d'abord envers soi, contre soi. La guerre qu'apprennent les hommes dans leurs corps est d'abord une guerre contre eux-mêmes. Puis, dans une seconde étape, c'est une guerre avec les autres.

Articulant plaisirs, plaisirs d'être entre hommes (ou hommes en devenir) et se distinguer des femmes, plaisirs de pouvoir légitimement faire "comme les autres hommes" (mimétisme) et douleurs du corps qui se modélise, chaque homme va, individuellement et collectivement, faire son initiation. Par cette initiation s'apprend la sexualité. Le message dominant : être homme, c'est être différent de l'autre, différent d'une femme. De plus j'ai montré comment l'analyse de « la première pièce » de la maison-des-hommes, ce que j'ai nommé le vestibule de la « cage à virilité » est un lieu à haut risque d'abus. Elle fonctionne, semble-t-il, comme un lieu de passage obligé qui est fortement fréquenté. Un couloir où circulent tout à la fois de jeunes recrues de la masculinité (les petits hommes qui viennent juste de quitter les jupons de leurs mères³⁸), à côté d'autres p'tits hommes fraîchement initiés qui viennent — ainsi en convient la coutume de cette maison — transmettre une partie de leur savoirs et de leurs gestes. Mais l'antichambre de la maison-des-hommes est aussi un lieu, un sas fréquenté périodiquement par des hommes plus âgés. Des hommes qui font tout à la fois figures de grands frères, de modèle masculin à conquérir par p'tit homme, d'agents chargés de contrôler la transmission des valeurs. Certains s'appellent pédagogues, d'autres moniteurs de sports, ou encore prêtres, responsables scouts... Certains sont présents physiquement. D'autres agissent par le biais de leurs messages sonores, de leurs images qui se manifestent dans le lieu. Ceux-là sont dénommés artistes, chanteurs, poètes. En fait, parler de "la première pièce" de la maison-des-hommes constitue une forme d'abus de langage. Il faudrait dire : les premières pièces, tant est changeante la géographie des maisons des hommes. A chaque culture ou chaque micro-culture, parfois à chaque ville ou village, à chaque classe sociale, correspond une forme de maison-des-hommes. Le thème de l'initiation des hommes se conjugue de manière extrêmement variable. Le concept est constant mais les formes labiles.

Le masculin est tout à la fois soumission au modèle et obtention des privilèges du modèle. Certains aînés profitent de la crédulité des nouvelles recrues, et cette première pièce de la maison est vécue par de nombreux garçons comme l'antichambre de l'abus. Et cela dans une proportion qui, à première vue, peut surprendre³⁹. Non seulement, je l'ai dit, p'tit

³⁸ Dans certains cas rares, il s'agit des pantalons de leurs pères. Ce qui ne change rien à l'analyse. Dans l'éducation, père et mère ne sont que des positions toutes symboliques. Quand l'éducation présente des signes d'atypisme, d'exception par rapport aux modèles habituels, d'autres mécanismes agissent pour conforter les enfants dans les modèles dits normaux de paternité et de maternité.

³⁹ Au Québec, en 1984, un comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes signalait qu'à côté du nombre extrêmement limité de plaintes pour viols d'hommes, une étude canadienne montrait qu'une femme sur 2 et un homme sur 3 reconnaissent avoir été victimes d'actes sexuels non désirés. (42,1 % des personnes au Canada et 40,2 au Québec). La plupart des personnes ont été agressées pendant leur enfance ou leur adolescence (Badgley 1984). Pour une discussion sur les données françaises, non contradictoires avec l'étude québécoise, on se référera à mon texte sur

homme commence à découvrir que pour être viril, il faut souffrir, mais dans cette pièce (ou dans les autres, il ne s'agit ici que d'une métaphore), le jeune garçon est quelquefois initié sexuellement par un grand. Initié sexuellement, cela peut aussi vouloir dire violé. Etre obligé — sous la contrainte ou la menace — de caresser, de sucer ou être pénétré... On comprend que les hommes à qui une telle initiation est imposée en gardent souvent des marques indélébiles.

Tout semble indiquer dans les interviews réalisées dans l'étude sur l'homophobie, puis dans celle sur la prison (Welzer-Lang, Mathieu, Faure, 1996) que **beaucoup d'hommes qui ont été appropriés par un autre homme plus âgé n'ont de cesse que de reproduire cette forme particulière d'abus**. Comme s'ils se répétaient : « Puisque j'y suis passé, qu'il y passe lui aussi ». Et l'abus, outre les bénéfices qu'il procure, revêt alors aussi une forme d'exorcisme, une conjuration du malheur vécu antérieurement. Puis, au fil des ans, quand le souvenir de la douleur et de la honte s'estompe enfin quelque peu, l'abus initial fonctionnerait comme élément de compensation, un peu comme l'ouverture imposée d'un compte bancaire ; les autres abus perpétrés représentant les intérêts que vient réclamer l'ex-homme abusé. Cela vaut tant pour les abus réalisés à l'encontre des hommes que dans d'autres lieux à l'encontre des femmes.

D'autres se blindent. Ils intègrent que la compétition entre hommes est une jungle dangereuse où il faut savoir se cacher, se débattre et où *in fine* la meilleure défense est l'attaque.

Hormis les d'abus (dits) sexuels⁴⁰, d'autres formes d'abus sont quotidiennes, complémentaires ou parallèles par rapport aux abus sexuels. Elles en constituent d'ailleurs souvent les prémices. Des abus individuels, mais aussi des abus collectifs. Qu'on pense aux différents coups : les coups de poing, les coups de pieds, les "poussades". Les pseudo-bagarres où, dans les faits, le plus grand montre une nouvelle fois sa supériorité physique pour imposer ses désirs. Les insultes, le vol, le racket, la raillerie, la moquerie, le contrôle, la pression psychologique pour que p'tit homme obéisse et cède aux injonctions et aux désirs des autres, ... Il y a donc un ensemble multiforme d'abus de confiance violents, d'appropriation du territoire personnel, de stigmatisation de tout écart au modèle masculin dit convenable. Toutes formes de violences et d'abus que chaque homme va connaître, tant comme agresseur que comme victime. Petit, faible, le jeune garçon est une victime désignée. Protégé par ses collègues, il peut maintenant faire subir aux autres ce qu'il a encore peur de subir lui-même. *Conjurer la peur en agressant l'autre, et jouir alors des bénéfices du pouvoir sur l'autre*, voilà la maxime qui semble inscrite au fronton de toutes ces pièces.

l'homophobie disponible à l'UE genre en licence [« L'Homophobie, la face cachée du masculin », in Welzer-Lang D., Dutey P.-J., Dorais M. (dir.), *La Peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, Montréal, VLB, pp. 13-92.].

⁴⁰ Il faudrait plus exactement parler d'abus *sexués*. C'est-à-dire d'abus qui réfèrent à la domination des sexes et à leurs constructions sociales. Pour les victimes de viols, l'agression est rarement sexuelle. Même si j'ai entendu quelques hommes me dire que le premier abus vécu leur a révélé leur homosexualité, les mêmes sont unanimes à dire qu'ils auraient préférés être initiés autrement. Bien plus, à cause de l'abus, certains s'interdisent pendant un laps de temps plus ou moins long, d'accepter leurs désirs sexuels pour d'autres hommes.

Ne nous y trompons pas. Cette union qui fait la force, cet apprentissage du collectif, de la solidarité, de la fraternité — les hommes d'un même groupe peuvent être assimilés à des frères — ne revêt pas que des côtés négatifs. Nonobstant que, dans la maison-des-hommes, la solidarité masculine intervient pour éviter la douleur d'être soi-même victime, cette maison est aussi le lieu de transmission de valeurs qui, si elles n'étaient pas au service de la domination, sont des valeurs positives. Prendre du plaisir ensemble, découvrir l'intérêt du collectif sur l'individuel, voilà bien des valeurs humanistes qui fondent la solidarité humaine.

Toujours est-il que dans la socialisation masculine, il faut pour être un homme, ne pas pouvoir être assimilé à une femme. **Le féminin devient même le pôle repoussoir central, l'ennemi intérieur à combattre sous peine d'être soi-même assimilé à une femme et d'être (mal)traité comme tel.**

Et on aurait tort de limiter l'analyse de la maison-des-hommes à la socialisation enfantine ou juvénile. Une fois en couple, l'homme tout en « assumant » sa place d'homme pourvoyeur, de père qui dirige la famille, de mari qui sait ce qui est bon, et bien, pour femme et enfants, continue à fréquenter des pièces de la maison des hommes : les cafés, les clubs, voire parfois même la prison, où il faut toujours se distinguer des faibles, femmelettes, des « pédés », bref de ceux qui l'ont peut considérer comme des non-hommes.

Les travaux de Christophe Dejours (1998) et Pascale Molinier (1997)⁴¹ sont là pour montrer comment la virilité, outre les bénéfiques (privilèges) qu'elle procure aux hommes, est aussi une stratégie de résistance pour lutter contre la peur, le dégoût qu'inspire le « sale boulot » [des ouvriers du bâtiment, ou des cadres chargés de licencier par exemple] ; et aussi comment la virilité ne peut être que transversale aux sphères publiques et privées.

Cette analyse nous a d'ailleurs servi avec Pascale Molinier à définir la virilité.

La virilité revêt un double sens : 1) les attributs sociaux associés aux hommes, et au masculin : la force, le courage, la capacité à se battre, le " droit " à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent pas être, virils : femmes, enfants... 2) la forme érectile et pénétrante de la sexualité masculine. La virilité, dans les deux acceptions du terme, est apprise et imposée aux garçons par le groupe des hommes au cours de leur socialisation pour qu'ils se distinguent hiérarchiquement des femmes. La virilité est l'expression collective et individualisée de la domination masculine (Molinier, Welzer-lang, 2000).

Le masculin, les rapports entre hommes sont structurés à l'image hiérarchisée des rapports hommes/femmes. Ceux qui ne peuvent pas prouver qu'ils « en ont »⁴², sont alors menacés d'être déclassés et considérés comme les dominées, comme les femmes. « Ils en sont » dira-t-on à leurs propos », C'est ainsi qu'en prison, un segment particulier de la

⁴¹ Voir leur article dans Welzer-Lang (2000).

⁴² On retrouve ici le fétichisme phallique de la virilité.

maison-des-hommes, les jeunes hommes, les hommes repérés ou désignés comme homosexuels (hommes dits efféminés, travestis...), hommes qui refusent de se battre, voire ceux qui se sont fait prendre à violer des dominées⁴³, sont traités comme des femmes, appropriés sexuellement par les « grands hommes » que sont les caïds, rackettés, violentés. Souvent même, ils sont tout simplement mis en position de « femme à tout faire » et doivent assumer le service de ceux qui les contrôlent, notamment le travail domestique (nettoyage de la cellule, du linge...) et les services sexuels.

Les rapports sociaux de sexe sont transversaux à l'ensemble de la société et hommes et femmes en sont traversé-e-s.

Dans cette perspective nous avons proposé alors de définir l'homophobie comme la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités (ou défauts) attribuées à l'autre genre. L'homophobie « bétonne » les frontières de genre. Lorsque, avec Pierre Dutey, nous avons demandé à quelques 500 personnes à quoi elles reconnaissaient des personnes homosexuelles dans la rue, celles-ci, à une écrasante majorité, ne parlent que des hommes homosexuels (le lesbianisme est invisible). Et qui plus est, elles assimilent aux homosexuels les hommes qui présentent des signes de féminité (voix, vêtements, hexis corporelle). Les hommes qui ne montrent pas des signes redondants de virilité sont assimilés aux femmes et/ou à leurs équivalents symboliques : les homosexuels.

Le paradigme naturaliste de la domination masculine divise hommes et femmes en groupes hiérarchisés, donne des privilèges aux hommes au détriment des femmes, et face aux hommes tentés, pour une raison ou une autre, de ne pas reproduire cette division (ou qui, pire, la refuseraient pour eux-mêmes), la domination masculine produit de l'homophobie pour que, menaces à l'appui, les hommes se calquent sur les schèmes dits alors normaux de la virilité.

Identités de genre et orientations sexuelles⁴⁴

Nous abordons là la deuxième partie de ce cours. Être homme, être femme ne présuppose rien de l'orientation sexuelle. Même si, nous allons le voir, le sens commun, naturaliste, essentialiste, assimile implicitement et explicitement l'appartenance de genre à l'hétérosexualité, d'autres catégories de sexualité apparaissent de plus en plus aujourd'hui dans les débats. Comprendre le sens de ces catégories impose d'en présenter rapidement la genèse.

⁴³ Idéalement, dans l'idéologie masculine, on doit pouvoir s'appropriier des femmes en respectant l'injonction qui dit qu' « on ne doit pas battre une femme, même avec une rose ». Le charme et la séduction naturelle du mâle supérieur devrait suffire. Même si cette « séduction » peut elle-même être de l'ordre du harcèlement, plus ou moins poussé.

⁴⁴ Plusieurs parties du texte qui suit ont été écrites par Sylvie Tomolillo et publiées dans le livre : Welzer-Lang D., Le Talec J.Y., Tomolillo S., 2000, *Contribution socio-ethnographique à l'histoire du sida, Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence : un mouvement queer*, Paris, l'Harmattan.

Quelques rappels historiques

Un siècle de bouleversements : 1860-1960

Il y a tout lieu de penser que l'attirance pour des individu-e-s de même sexe soit aussi ancienne dans la sexualité humaine que le désir pour des individu-e-s de sexe différent. En revanche, le développement d'une identité homosexuelle distincte n'est — pas plus que sa corollaire, l'identité hétérosexuelle — une donnée universelle. Dans *La volonté de savoir*, Michel Foucault a situé en 1870 l'émergence d'une interprétation identitaire de l'homosexualité⁴⁵. C'est en effet durant la seconde partie du XIX^e siècle que le discours sexologique, s'emparant des manifestations diverses et variées du désir, dresse son grand catalogue des fantasmes et pratiques sexuelles. Il donne un nom et une étiologie à l'attirance pour les personnes de sexe identique et isole peu à peu une nouvelle catégorie d'individu-e-s : les homosexuel-le-s. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, les siècles qui précèdent ne sont pas l'âge d'or de la permissivité. Le dernier bûcher pour crime de sodomie a officiellement été dressé le 6 juillet 1750 à Paris.

De manière concomitante, des facteurs politiques, économiques et sociaux ont permis l'émergence de communautés gaies et lesbiennes. Ainsi, la croissance du capitalisme industriel a eu un impact important sur l'institution familiale, les rôles sexués, l'urbanisation et l'idéologie individualiste. Unité de reproduction autonome jusqu'au tournant du XIX^e siècle, la famille s'atomise au gré du nouveau marché du travail salarié et acquiert progressivement une connotation essentiellement affective. La sexualité conjugale revêt de nouvelles significations, distinctes de la fonction reproductive. Cette ouverture permet potentiellement d'envisager d'autres modèles d'aménagements affectifs et sexuels. D'autre part, si le capitalisme s'appuie sur le patriarcat, il offre néanmoins la possibilité à certaines femmes de s'émanciper du pouvoir des frères et des pères grâce à un revenu autonome et l'alternative des zones urbaines, en pleine expansion, au système traditionnel rigide.

Entre 1850 et 1930, une importante population homosexuelle s'est organisée aux Etats-Unis et en Europe, transversalement aux catégories de classe, de race, de genre et d'âge. C'est durant cette période que se constitue une communauté homosexuelle masculine à San Francisco (port connu sous le nom de Bagdad by the sea, puis Sodom by the sea, vers 1850) à la faveur d'une concentration de chercheurs d'or, puis de militaires. Et malgré le regain de l'ordre moral au début du XX^e siècle, une tradition de relative liberté sexuelle y perdure jusqu'à la seconde guerre mondiale.

En Europe, l'Allemand Magnus Hirshfeld crée le Comité Scientifique Humanitaire, première organisation militante, qui oeuvre à l'abolition des sanctions légales contre l'homosexualité masculine. Notons d'ores et déjà que les juristes dans leurs préoccupations semblent ignorer l'existence d'une homosexualité féminine. Mais dès 1933, une politique de répression très

⁴⁵ Cette analyse est la plus communément admise aujourd'hui. Pour plus d'informations, on peut aussi lire l'excellente analyse synthétique de Françoise Jaspard (1997).

stricte se met en place en Allemagne. Le Comité Scientifique Humanitaire est interdit. En 1936, Himmler décrète l'extermination des homosexuel-le-s, et la déportation vers les camps de la mort débute l'année suivante. En Union Soviétique, le régime stalinien procède de même, dès 1934.

L'évolution des luttes homosexuelles durant cette période peut donc être résumée en deux aspects : d'une part, la consolidation d'une communauté sur des bases identitaires et, d'autre part, la mise à l'index de toute autre forme de mobilisation politique des gais au profit d'une certaine respectabilité.

En Europe, des centaines de milliers d'homosexuel-le-s ont péri dans les camps de la mort. Le nombre exact de ces victimes reste aujourd'hui encore indéterminé, en raison de la destruction des archives nazies et du fait que les lesbiennes n'étaient jamais identifiées en tant que telles, mais confondues avec les prostituées. A la Libération, la déportation homosexuelle est passée sous silence et la conscience gaie est totalement annihilée (Heger, 1981; Plant, 1986). La France met en place un ensemble de lois répressives dès la libération: majorité sexuelle à 21 ans contre 15 ans pour les hétérosexuel-le-s, impossibilité d'entrer dans la fonction publique. Puis le Parlement vote en 1960 l'aggravation du délit d'outrage à la pudeur dans le cas d'actes « contre nature ». L'homosexualité est également ajoutée à la liste des fléaux sociaux...

Le réveil commence avec la publication de la revue *Futur* à partir de 1952 et durant trois ans, qui dénonce les tabous de notre société et défend l'égalité et la liberté sexuelle en se référant à un discours scientifique. Ce n'est toutefois pas une revue gaie⁴⁶ à proprement parler. Puis André Baudry crée le club et la revue *Arcadie* en 1954; proche de l'Eglise, ce mouvement entreprend quelques luttes en termes de droits civils, obtenant notamment l'extension de la loi sur le racisme en 1972, mais reste relativement discret. Il disparaît rapidement, ne survivant pas à la vague de contestation radicale qui s'abat sur l'ensemble de la société en 1968.

2- La recomposition contemporaine, à partir de 1960

Eclatement de l'identité homosexuelle

En fait, l'émergence de luttes massives concernant les choix sexuels de gens a été possible grâce à la structuration des communautés homosexuelles dans les grandes villes des années 1960, simultanément à la montée en puissance de mouvances activistes formées à l'école du féminisme, du pacifisme et de l'antiracisme. Et là encore, la dynamique sociale nord-américaine précède l'éclosion des luttes en France. Le discours véhiculé par une grande partie du mouvement homophile reflète les préoccupations de la sphère médicale : il envisage le désir pour des personnes du même sexe comme une anomalie et fonde sa lutte contre la

⁴⁶ Le terme, à l'époque réfère aux hommes et aux femmes homosexuel-le-s. Depuis quelques années, sous l'influence du féminisme dont elles ont été largement partie prenante, les femmes homosexuelles activistes ou intellectuelles revendiquent le terme de lesbiennes.

discrimination sur une morale de tolérance humaniste. Il n'y a pas de volonté de visibilité ni d'élaboration culturelle; au contraire, l'objectif à terme est de voir disparaître la minorité grâce à un processus d'intégration.

En France la vague révolutionnaire de mai 68 n'épargne pas les luttes homosexuelles. Le sursaut militant vient d'une mouvance d'extrême gauche. En 1971, se crée le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), mixte et résolument engagé pour la reconnaissance de l'identité homosexuelle mais aussi pour la liberté de contraception et l'avortement. La première Gay Pride [qui commémore la révolte de Stonewall⁴⁷] a lieu à Paris, lors du défilé du premier mai 1971, où le FHAR défile aux côtés des organisations syndicales. Des débuts prometteurs qui, cette fois encore, ne survivront pas aux dissensions internes entre hommes et femmes féministes : le FHAR disparaît en 1973. D'autres groupes se forment et se succèdent : les GLH (Groupements de Libération Homosexuelle), les CHA (Comités Homosexuels d'Arrondissement) et à la suite d'Arcadie en 1979, l'association chrétienne David et Jonathan. Le Comité d'Urgence Anti Répression Homosexuelle (CUARH) regroupe les différentes tendances et obtient l'abrogation de diverses dispositions judiciaires discriminatoires à l'égard des homosexuel-le-s dans plusieurs domaines (répression, santé, logement, fonction publique), notamment grâce à l'appui de Gaston Deferre, alors ministre de l'Intérieur, qui, faisant suite au candidat François Mitterrand, s'engage à mettre un terme au harcèlement policier et au fichage par les Renseignements Généraux. En 1979, est créé le magazine *Gai-pied* qui représente parfaitement la résultante du mouvement gai des années 1970, tout en acquérant une réelle notoriété dans le monde de la presse.

C'est à cette époque, dans les années 1980-90, que le sida entre dans la communauté gaie et bouleverse la donne tant dans le militantisme que dans la perception de l'homosexualité.

Sida : La France suit le modèle américain

En France, le réveil militant contre le sida se produit en deux temps, comme aux Etats-Unis. La solidarité s'est d'abord exprimée, dans l'urgence, par la création d'associations d'aide aux malades, d'information et de prévention, dès 1983 en France, avec VLS (Vaincre le Sida), association fondée par Patrice Meyer.

En 1984, après le décès de Michel Foucault, mort du sida, son compagnon Daniel Defert, sociologue, et quelques proches fondent l'association Aides, ce qui met en lumière indirectement l'homosexualité et la maladie du philosophe, sur lesquelles il était resté très discret de son vivant (sur cette association, on peut lire l'ouvrage fondamental d'Emmanuel Hirsch, *Solidaires*, qui réunit textes et témoignages depuis la création de Aides). Fondés

⁴⁷ Un événement important a marqué, aux Etats-Unis, un nouveau tournant dans les luttes homosexuelles et l'opposition entre assimilationnistes et activistes radicaux/ales : c'est la révolte qui fait suite au harcèlement policier dans le quartier gay de New York, après une descente de police de trop au *Stonewall Inn* au cours du printemps 1969. Un vent de révolte se lève et les émeutes font rage durant trois jours (27 au 29 juin 1969). Elles débouchent sur le mouvement radical de libération gay, et la création du *New York Gay Liberation Front*, au départ mixte en femmes et hommes.

essentiellement par des homosexuels, ces mouvements n'avaient cependant pas de revendication identitaire. Il fallait, certes, informer la communauté gaie et répondre aux demandes de soutien de malades de plus en plus nombreux, mais la vocation première (et toujours actuelle) était de lutter contre le sida, avec tous ceux, toutes celles, qui pouvaient se reconnaître dans un tel combat : hommes, femmes, homos, hétéros, toxicos... Le combat était celui du soutien, de la prévention et des droits de l'Homme, droits des séropositifs, des séropositives, et des malades.

La deuxième vague est arrivée, sur le modèle américain, avec la création d'Act Up Paris en 1989. Bien qu'issue, une fois encore, de la communauté gaie, cette association se définit comme un mouvement de lutte contre le sida et non comme un mouvement gai. Cependant, l'affirmation de l'identité gaie, comme première concernée par le sida, y est beaucoup plus nette. Act Up Paris a redonné un souffle nouveau à l'identité gaie, sur le modèle du « pédé activiste », avec son langage, ses codes, son style vestimentaire. Act Up a beaucoup fait pour que la question du sida, l'ampleur de l'épidémie et les réponses insuffisantes apportées par les pouvoirs publics soient rendues visibles dans les médias. Act Up est également devenu un élément évident de la culture gaie contemporaine.

A la fin des années 1980, émerge également avec force l'identité de « personne séropositive ». Des associations se créent, comme « Positifs » ou « Solidarité + », qui se réunissent, en novembre 1990, en un « syndicat des personnes atteintes par le sida » (Rouy, 1991). La « personne séropositive » prend la parole publiquement, comme en témoigne symboliquement la tenue à Paris les 17 et 18 mars 1990 des Etats généraux « Vivre le sida ». C'est la force du témoignage direct qui anime ces débats et forge une identité partagée, collective, de personne atteinte par le VIH (Lamien, 1990). Ce mouvement trouve bien sûr un écho international avec la IIe Conférence des ONG (organisations non gouvernementales) qui se tient à Paris du 1er au 4 novembre 1990.

Les pouvoirs publics sont interpellés et mis en cause sur tous les fronts : dispositif de soins, capacité hospitalière et politique de prévention. L'Agence française de lutte contre le sida, mise en place par Claude Evin en 1989, reste très critiquée, d'autant que les statistiques épidémiologiques sont mauvaises : le nombre de nouveaux cas de sida ne cesse d'augmenter pour atteindre 6.000 au début des années 90. La courbe de mortalité s'envole (BEH, 1996-98). Franck Arnal dresse un bilan de la situation : « *Le tiers des malades et des séropositifs homosexuels européens sont français ! Pas étonnant, en 1990, la France compte toujours une majorité de cas de sida dus à une infection lors de rapports sexuels entre hommes. En Europe, notre pays est hélas numéro un au palmarès du triste record du nombre de sidéens.* » (Arnal, 1990).

Si les pouvoirs publics se sont mobilisés, « l'homosexualisation du sida » pour reprendre une expression de Daniel Defert (1990) ne s'est pas démentie. Entre 1990 et 1995, le nombre de morts dues au sida est multiplié par près de quatre, passant d'environ 8.000 à 30.000 : en cinq ans, 22.000 personnes décèdent, dont au moins la moitié sont gais.

Aujourd'hui qu'en est-il des identités sexuelles ?

Orientations sexuelles / identités sexuelles

Nous vivons dans un monde où prolifèrent les catégorisations des désirs et des actes sexuels. Ce découpage taxinomique s'appuie prioritairement sur le genre et l'« orientation sexuelle », où, en général, nous l'avons vu, l'homme est présenté comme actif, et la femme passive ; hommes et femmes entretenant des rapports hétérosexuels présentés comme LE modèle normal. D'autres types de sexualité, par exemple les pratiques homosexuelles ou bisexuelles, sont de plus en plus admises, quelles que soient d'ailleurs le statut qu'on leur prête. Le sens commun a tendance à présenter ces catégories comme homogènes et stables à travers le concept d'« identité sexuelle » ; identité revendiquée par de nombreuses personnes qui se réclament de ces sexualités non hétéronormatives.

[Exercice : Dresser la liste des composantes que l'on peut associer à l'identité ou l'orientation sexuelle, ou dit autrement quels indicateurs nous permettent de catégoriser une orientation sexuelle ?]

On la comparera ensuite avec la liste de établie par Eve Kosofsky Sedgwick (voir ci-après]

Or le concept d'« identité sexuelle » condense implicitement une somme de critères assez complexe. L'identité est le résultat de processus complexes et continus d'étiquetage (la perception des autres), d'autoétiquetage (la définition de soi) et de sentiment d'appartenance, dit Michel Dorais (1999). Lors du colloque consacré aux Etudes Gais et Lesbienues au Centre Georges Pompidou, après avoir constaté que la notion d'« orientation sexuelle » n'est pas, et c'est peu de le dire, un instrument d'analyse descriptive extrêmement précis » Eve Kosofsky Sedgwick (1998 : 112) décline les contenus implicites de la notion d'identité.

[L'identité sexuelle] comprend :

- Votre sexe biologique (c'est-à-dire chromosomique) masculin ou féminin.
- Votre place, masculine ou féminine, telle que vous la percevez dans la division des sexes (censée être la même que votre sexe biologique).
- La prédominance dans vos traits de personnalité et dans votre apparence physique du masculin ou du féminin (censée correspondre à votre genre sexué).
- Le sexe biologique de votre partenaire préféré.
- Le sexe socialement impartie à votre partenaire préféré (censé être le même que son sexe biologique).
- La masculinité ou la féminité de votre partenaire préféré (censée être à l'opposé de ce que vous êtes).
- Votre perception de vous-même comme homosexuel ou hétérosexuel (censée correspondre au fait que votre partenaire soit de votre sexe ou du sexe opposé).
- La perception que votre partenaire préféré a de lui-même comme homosexuel ou hétérosexuel (censée être la même que la vôtre).
- Le choix que vous faites de procréer (censé être « oui » si vous êtes hétérosexuel et « non » si vous êtes homosexuel).

- Votre acte sexuel préféré (censé être passif si vous êtes une femme ou féminin[e], actif si vous êtes un homme ou masculin[e]).
 - Vos organes sexuels les plus érotisés (censés correspondre aux capacités procréatrices de votre sexe et au rôle passif ou actif qui vous est imparti).
 - Vos fantasmes sexuels (censés être en accord avec vos pratiques sexuelles, mais d'intensité plus forte).
 - Le point focal de vos liens affectifs (censé être votre partenaire préféré).
 - Le plaisir que vous trouvez à avoir du pouvoir dans une relation sexuelle (censé être faible si vous êtes une femme ou féminin[e], élevé si vous êtes un homme ou masculin[e]).
 - Ceux dont vous apprenez ce qu'est votre sexe et votre genre (censés correspondre à vous dans les deux cas).
 - Votre communauté d'appartenance culturelle et politique (censée correspondre à votre propre identité).
- Et bien d'autres choses encore...

On le voit, bien que pratique pour mettre en catégories, et penser les rapports entre catégories, le concept d' « identité sexuelle », risque, de manière simpliste et réductrice [Après tout la sexualité d'une personne ne concerne pas l'ensemble de ses activités quotidiennes], d'enfermer une personne dans un stéréotype (fut-il même nouveau). Il est à utiliser avec prudence. C'est d'ailleurs dans ce même esprit que le concept de *queer* [prononcer quiir] tend à devenir courant dans les études sur les sexualités aux Etats Unis [*queer* pour dire bizarre, *queer* pour parler des sexualités et des modes de vie sexuels différents de la norme hétérosexuelle] (Bourcier, 1998, Tomolillo, 2000).

Aujourd'hui

Michel Foucault, a, nous l'avons dit, a mis en lumière dans son histoire de la sexualité la généalogie de ces catégories et valeurs, la colonisation de « la sexualité » par les sciences biologiques, sexologiques et psychiatriques. Toutefois, ces catégories échappées de leurs cadres taxinomiques ont donné lieu à des mouvements de revendication. Lesbiennes et gays se sont, à leurs manières respectives, constitué-e-s en groupes sociaux grâce à des identités collectives publiques. Peu à peu, on a vu ces communautés s'organiser autour de leurs propres institutions culturelles, de leurs propres circuits de consommation et de loisirs, et de leurs propres zones géographiques (en ville, le plus souvent). Aujourd'hui, en particulier pour les gays, le commerce a de plus en plus remplacé les associations et groupes militants. Ces groupes continuent à exister — on l'a vu dernièrement sur les débats autour du mariage homosexuel — mais ils ont perdu leur radicalisme. Ou se sont reconvertis en associations de lutte contre le sida. Les « lesbian and gais pride » qui ont lieu chaque année au mois de juin en montre une image assez fidèle : des cortèges militants réduits, et un nombre important de des chars associées aux commerces gays qui font danser le public présent. Notons que cette analyse n'est vraie que partiellement pour les femmes lesbiennes. Ainsi à Toulouse, même s'il existe quelques lieux commerciaux lesbiens, des grandes associations comme « le Bagdam café » sont toujours emblématiques de l'identité lesbienne. Non seulement le lesbianisme, comme beaucoup d'activités féminines, est souvent invisibilisé (Guillemaut, 1994), mais là

aussi l'inégalité de l'accès aux richesses économiques que vivent les femmes produit ses effets. C'est d'ailleurs parce qu'elles subissent une double oppression (comme femmes et comme lesbiennes) que de nombreux groupes lesbiens (dont la coordination nationale lesbienne) revendique le terme de **lesbophobie** pour décrire l'ostracisme qui s'applique aux femmes homosexuelles.

Ce processus de transformation des mouvements militants au profit du commerce, en particulier chez les gais, est ambivalent dans la mesure où il permet l'élaboration d'un espace sécurisant, de plaisirs et de revendications, tout en reposant sur une dynamique normative. Que ces mouvements identitaires se définissent de manière essentialiste ou non, ils reposent néanmoins sur la notion d'« orientation sexuelle » qui participe d'une logique binaire dont le terme dominant est l'hétérosexualité, et mettent en oeuvre des procédés de démarcation, d'exclusion... bref de normalisation.

Si l'approche constructiviste en sociologie (théorie de l'étiquetage ou théories de la déviance) a permis de démontrer le caractère socialement contingent de telles catégorisations, elle l'a fait le plus souvent dans une opposition implicite au modèle hétérosexuel, « oubliant » de déconstruire ce terme dominant. La pensée post-structuraliste nous invite à interroger l'hétérosexualité, son omniprésence sociale et conceptuelle. Cela passe notamment par la remise en question des critères normatifs que nous considérons comme évidents dans les processus de démarcation identitaires.

C'est ainsi que j'ai défini l'hétérosexisme, que l'on confond souvent dans le sens commun à l'homophobie, comme « la discrimination et l'oppression basées sur une distinction faite à propos de l'orientation sexuelle. L'hétérosexisme est donc aussi la "promotion incessante, par les institutions et/ou les individus, de la supériorité de l'hétérosexualité et de la subordination simultanée de l'homosexualité. L'hétérosexisme prend comme acquis que tout le monde est hétérosexuel, sauf avis contraire"».

Les remise en cause de l'hétérosexisme, de l'homophobie et de la lesbophobie; toutes attitudes engendrées par la divisions naturalistes du genre et de la sexualité humaine sont aujourd'hui des dénominateurs commun à différents groupes, mouvements et structures commerciales créant et recréant de fait des bases communes des communautés gais et lesbiennes.

Dernièrement sont d'ailleurs apparus des mouvements et groupes « libertins » qui se réclament de pratiques hétérosexuelles non normatives : sexe à plusieurs, dépassement du cadre restrictif du deux (couple), sexualités anonymes (comme les gais), etc. Voulant se distinguer des ancien-ne-s « échangistes » — notion fortement marquée par l'échange plus ou moins volontaires des femmes, et la domination masculine — ces nouveaux et nouvelles libertin-e-s ne vivent pas toujours en couple. Pour eux, elles, la sexualité est, comme pour les gais, et dans un mouvement parallèle, devenue « récréative »⁴⁸. A leurs propos, et au vu des

⁴⁸ Voir à ce propos mes écrits de 2005 : *La planète échangiste*, et l'article paru en 2001 : « L'Echangisme : une multiseexualité commerciale à forte domination masculine », in Bozon Michel (dir.), *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, 2001, pp. 111-131.

réactions qu'ils/elles proviennent on peut d'ailleurs aujourd'hui définir l'hétérophobie : « la dénonciation, la discrimination, la stigmatisation des personnes et/ou des pratiques hétérosexuelles non normatives. Notamment celles qui remettent en cause l'Ordre de genre, en particulier la sacralité du couple, du deux ».

En termes universitaires, s'il n'existe pas d'études *gais et lesbiennes* en France, ni d'études *queer*, un certain nombre d'interrogations communes voient le jour dans les universités, dont témoignent le colloque *Les études gay et lesbiennes* de 1997, les travaux autour des sexualités et du sida où sont inscrits les travaux de mon équipe de travail sur l'homophobie et la perméabilité des catégories homo / hétéro. En témoigne aussi l'existence dans certaines villes de France « séminaires de réflexions gais et lesbiens », liés à l'université, séminaires qui d'ailleurs s'ouvrent sur d'autres problématiques. Le redémarrage des Universités d'été homosexuelles est aussi un signe de réactivation des débats théoriques sur ces questions.

Aujourd'hui, à côté des orientations gais et lesbiennes, nous trouvons donc des orientations bisexuelles (ceux et celles qui ont des relations sexuelles avec des hommes et des femmes), des sexualités transgenres (celles de personnes se déclarant appartenir à un autre sexe que leur sexe de naissance)... La multiplicité des catégories interroge en retour l'unicité proclamée de l'hétérosexualité. Là aussi, la société change, et ne se reproduit pas à l'identique. Remarquons d'ailleurs comment les modèles de « sexualités récréatives », mis en avant par les gais, se diffusent aussi dans le monde hétérosexuel (Welzer-Lang, 2005).

Déconstruction et queerisation des hétérosexualités

Autant, pour l'instant, dans les études sur les rapports entre genre et sexualités, il a été possible de montrer comment l'hétérocentrisme est parallèle, constitutif sous prétexte de complémentarité, de bi-catégorisations rigides, hiérarchisées et asymétriques du genre et de la domination masculine⁴⁹, autant l'hétérosexualité a été peu interrogée comme catégorie sociale particulière. Sans doute, faut-il y voir une rupture épistémologique non entièrement assumée où seules les sexualités considérées comme minoritaires ont été déconstruites, où l'hétérosexualité ne pouvait être que normative. Pourtant, ces dernières années, des changements importants ont été observés dans nos représentations des sexualités : la découverte et l'adoption de méthodes de contraception modernes pour les femmes (et toujours pas pour les hommes⁵⁰) d'abord ont marqué de façon définitive la division entre reproduction et sexualités ; les luttes des gais et des lesbiennes, soutenues par des pans importants des mouvements progressistes, ont su faire accepter ensuite l'homosexualité comme catégorie pensable et « normale » de la sexualité humaine. Même si, encore aujourd'hui, les homosexuel-le-s n'ont toujours pas les mêmes droits que les non-homosexuel-le-s ; la dissociation, annoncée dès 1976 par Michel Foucault⁵¹, entre le « dispositif d'alliance » [système de mariage, de fixation et de développement des parentés, de transmission des noms et des biens...] et le « dispositif de sexualité » [système créé, selon lui, à partir du XVIII^e siècle, qui permet le

⁴⁹ Welzer-Lang D. in Welzer-Lang D., Dutey P., Dorais M., 1994, *La Peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, Montréal, VLB, pp. 13-92. ; Welzer-Lang Daniel, 2004, *Les Hommes aussi changent*, Paris, Payot.

⁵⁰ Les essais de l'association ARDECOM (association pour la recherche et le développement de la contraception masculine) basée sur la « pilule pour hommes » et sur l'hyperthermie scrotale ont été arrêtés en 1986.

⁵¹ Foucault Michel, 1976, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, pp 139-142.

contrôle des corps, des émotions, des désirs..., notamment à l'aide des biopouvoirs], s'est enfin accentuée. La sexualité, ou plutôt, les sexualités, sont alors devenues des « sexualités récréatives », y compris hors de la famille.

Toutefois, même si nous disposons d'excellents travaux qualitatifs sur les homosexualités et bisexualités⁵² nous sommes encore majoritairement cantonné-e-s à des visions naturalistes des sexes et des sexualités. L'interrogation et la déconstruction réelles de l'hétérosexualité passe, sans doute, comme le propose Judith Butler⁵³ par une remise en cause de notre système cosmogonique binaire - une remise en cause des rapports entre sexe et genre (pris comme un système sociopolitique qui organise la domination masculine et l'inféodation des sexualités non-hétéronomatives). L'hypothèse qui sous-tend mes travaux de recherche actuels – et qui repose sur des observations réalisées depuis 2005 sur les sites de rencontre sur le net, et sur des terrains dits échangistes du sud-ouest de la France⁵⁴ - est que, sur une toile de fond égalitariste, et dans certains segments du net qui constitue une « région morale »⁵⁵ particulière en nette extension (les *chats* de drague et/ou de rencontre), l'hétérosexualité se fissure et commence à se conjuguer au pluriel. Bref, que nous assistons à une queerisation progressive de l'hétérosexualité⁵⁶. Remarquons d'ailleurs la publication récente de deux ouvrages qui historicise et déconstruisent cette même hétérosexualité (Tin, 2008, Deschamps et al. 2009), l'extension des débats sur le polyamour par exemple (Monnet, Vidal, 1997 ; Chaumier, 2004).

Nous sommes parfois sur les terrains de recherche face à une multitude de catégories qui se présentent comme autant de catégories socio-sexuelles que nous devons croiser avec le sens que chaque personne prête à sa sexualité (Voir plus loin la notions des « orientations intimes » développées par Michel Bozon.

La queer attitude

Avant d'être détourné par des grandes chaînes de télévision en France, le terme *queer* correspondait aux USA à une catégorie fourre-tout où étaient regroupées les réactions

⁵² Entre autres : Gaissad Laurent, 2005, *Une forme de sexualité secrète : chronique territoriale du désir entre hommes dans le sud de la France*, Université Toulouse Le Mirail ; Deschamps Catherine, 2002 : *Le miroir bisexuel. Socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Editions Balland.

⁵³ Butler Judith, 2005, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.

⁵⁴ Amiez.org est un site web toulousain qui associe fiches de présentations, sorties communes et listes de discussion. Les données empiriques ont été recueillies par « observation participante ». Sur la plupart des *chats* de drague locaux ou nationaux, ma qualité de sociologue n'a pas été évoquée. Ceci n'est pas le cas sur les terrains dits échangistes et sur le site associatif toulousain. Contrairement aux affirmations de certains sociologues quantitativistes comme Michel Bozon qui affirme en 1995 : « On ne peut fonder aucun espoir, sauf dans de très rares cas, sur les *méthodes de l'anthropologie* » [Bozon Michel, 1995, « Observer l'inobservable : la description et l'analyse de l'activité sexuelle » in Bajos Nathalie, Bozon Michel, Giami Alain, Doré Véronique, Souteyrand Yves, (dir.), *Sexualité et sida, Recherches en sciences sociales*, Paris, ANRS, coll sciences sociales et sida, p. 48], la méthode d'observation est simple à mettre en place. Elle est chronophage, astreignante (comme de nombreuses méthodes d'enquêtes), mais indispensable pour dépasser le simple discours et enquêter sur des terrains où discours et réalités des pratiques sont souvent sans aucune correspondance. On ne peut d'ailleurs que regretter le peu de débats sur cette question dans les sciences sociales.

⁵⁵ Cette notion est empruntée à Ezra Park, de l'École de Chicago : Park Robert Ezra, [1925] « La Ville : Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain », in Joseph I., Grafmeyer Y., *L'école de Chicago*, Aubier, 1979, pp : 83-130.

⁵⁶ Peut-être aussi, comme le fait remarquer Catherine Deschamps que dans notre centration sur l'hétéronormativité que l'on a souvent confondu avec l'hétérosexualité, et/ou dans notre volonté d'analyser principalement la domination masculine dans sa reproduction, et moins dans ses changements, nous avons été aveugles, sur le caractère non monolithique et parfois subversif de certaines pratiques hétérosexuelles.

individuelles et/ou collectives de femmes et d'hommes qui se jouaient des assignations pour subvertir les injonctions de genre dans la présentation de soi en public, dans les pratiques privées ou publiques, dans les discours sur les catégories. C'est aussi à l'origine un mouvement social, militant, provocateur, autoproclamé radical, que l'on a vu apparaître dans les années 80 aux Etats-Unis, auquel s'est adjoint un courant universitaire influencé par la philosophie post-structuraliste. En commun les *queers* proposent de regarder ce que vivent les gens qui se considèrent normaux, ordinaires, à travers ce que vivent ceux et celles qui se définissent dans les minorités, bref d'examiner le centre à partir de la périphérie.

Quant au terme *queer* lui-même, il signifie : étrange, différent, bizarre, spécial, malade, pédé, goudou, enculé, travelo, anormal, etc... C'est d'abord une insulte qui désigne, par un même terme, toute une série d'individus ayant des comportements « hors normes ». Son utilisation en français lui fait perdre de sa saveur.

A l'origine, et aux USA, les minorités qui se réclament du *queer* sont nombreuses : les homosexuel-le-s, gais ou lesbiennes, bien sûr, mais aussi les bisexuel-le-s, les transgenres « M to F » (mâles devenant femelles), ou F to M (l'inverse), les gender's fuckers (que l'on peut traduire par les *Nique ton genre*), ceux, celles, qui essaient de détourner les contraintes de genre en affichant plusieurs signes d'appartenance contradictoires, les travestis, les tantes, les lesbiennes S/M, etc.

La diffusion du terme, sa francisation, permet d'étendre la caractérisation *queer* à d'autres catégories qui, d'une manière ou d'une autre, subvertissent les injonctions de genre : des femmes et des hommes qui montrent ostensiblement une insoumission à la féminité ou la masculinité traditionnelles. Outre les catégories de préférences sexuelles déjà évoquées (lesbiennes, gais, bi, trans) on peut y adjoindre :

– Les femmes qui montrent un ordre domestique d'insoumission aux normes dites féminines du propre et du rangé, des femmes qui draguent des hommes (ou des femmes) avec des attitudes virilistes, celles qui refusent de se montrer en femmes, celles qui exagèrent les signes de féminité, les femmes qui se battent, comme les hommes, pour prendre et garder le pouvoir, etc.

– Les hommes qui montrent une hypersensibilité, des formes de féminité, tout en refusant de laisser transparaître des signes de virilité, les hommes qui se proclament romantiques ou asexuels donc en opposition au machisme ordinaire, des hommes qui se donnent à voir comme des parfaites ménagères, des hommes qui « sur-jouent » la virilité et ses signes, etc.

Dans le même état d'esprit, les hommes et les femmes qui courent aujourd'hui après les utopies conjugales sont aussi, nous l'avons vu, des personnes qui refusent des injonctions à la domination masculine dans le couple, l'enfermement et l'exclusion que provoquent *libido dominandi* et *libido maternandi*, les limitations que produit une définition conjugale strictement hétérosexuelle et reproductive. Postulons que ce sont aussi des hommes, des femmes, qui réfèrent, à des degrés variables, à la posture *queer*.

Catégorie labile de transition, productrice de nouvelles identités temporaires ou permanentes, la posture *queer* montre en actes la porosité des frontières de genre et de sexe, la non-normalité de la performativité de genre, le côté construit et non naturel de nos catégories de perception de l'Autre. Certaines réactions ou refus vont à leur tour créer des identités collectives de pensées et d'analyses. Ainsi *l'homoparentalité* s'invite aujourd'hui

dans les politiques familiales en revendiquant une légitimité que lui refusaient les constructions hétéronormatives du couple. *L'asexualité* masculine s'oppose aux développements actuels des sexualités récréatives ; les transexuel-le-s non opéré-e-s se regroupent maintenant sous une appellation transgenre, en revendiquant la liberté d'être pris en compte par les institutions (numéro de sécurité sociale, accès libre aux hormones...). Les lesbiennes *fem*, liées au style glamour, en réaction par rapport aux *camionneuses*, surinvestissent féminité et insoumission aux couples hétérosexuels. Parfois, mise en place par des individus singuliers, l'attitude queer ne se développe pas dans une nouvelle catégorie, et reste limitée à un atypisme insolite. Les hommes en jupes n'ont jamais été suivis massivement par la gente masculine, ni même par ses marges contestatrices. Les femmes qui prennent les armes, dans la chasse ou la lutte armée, sont restées marginales. Les personnes qui revendiquent la greffe de deux pénis pour ne pas faire coïncider la reconstruction chirurgicale du genre et les modèles initiaux sont restées cas d'école.

Dans d'autres cas, les attitudes *queers*, du moins que l'on peut qualifier ainsi, ne sont plus strictement individuelles, se diffusent comme provocations et contestations de l'ordre social, mais, mises en scènes par des catégories dominées, elles n'obtiennent jamais l'accès à la légitimité. Pensons à ces jeunes filles voilées revendiquant leurs choix de femmes autonomes, victimisées à outrance dans les débats sur le voile, et qui laissent voir un string sexy dépassant de leur vêtement⁵⁷.

Autrement dit, autant nous pouvons dès aujourd'hui qualifier de *queer* les tentatives, volontaires ou non, d'échapper au système de genre, autant il est impossible au sociologue de prévoir si cette caractérisation va se diffuser ou non. Nous pouvons néanmoins identifier ces attitudes, expliciter comment ce sont aussi des effets directs ou indirects de la déconstruction des catégories hiérarchisées par lesquelles nous percevons et vivons le monde.

Qu'en sera-t-il des utopies conjugales ? Verra-t-on bientôt ceux et celles qui veulent vivre en couple, mais de manière non-hétéronormative, rejoindre les mouvements sociaux, se revendiquer comme partie du mouvement social ? Il est trop tôt pour le dire. Mais à n'en point douter, les nouvelles formes de couples, les utopies conjugales en actes, l'hétérotopie *queer* des gens en couples, sont aujourd'hui l'expression d'une large diffusion de la contestation de nos systèmes d'organisations sociales hérités du patriarcat et du viriarcat.

Des identités socio-sexuelles en mouvements

Le temps où nos définitions de l'homophobie (Welzer-Lang, Dutey, Dorais, 1994) provoquaient différentes réactions de défiance est bien loin⁵⁸. A l'opposé, aujourd'hui, dans un contexte victimologique, tout se passe comme si une catégorie d'identité socio-sexuelle ne semble pas pouvoir exister sans définir en même temps le type de phobie dont sont victimes ses membres. Ainsi, suite à l'homophobie, nous avons vu apparaître la lesbophobie (la discrimination envers les femmes homosexuelles), la biphobie (pour les

⁵⁷ Nacira Guenif-Souilamas et Eric Mace les signalent déjà comme *queer* dans leur essai : *Les féministes et le garçon arabe*.

⁵⁸ Sur la question de l'homophobie voir aussi : Borrillo Daniel, 2000, *L'homophobie*, Paris, PUF, Coll. « Que sais-je ? », et Tin Louis Georges, 2003, *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.

personnes bisexuelles), la transphobie [avec une évolution anti-naturaliste et anti-substantialiste où de nombreux et nombreuses transexuel-le-s se définissent aujourd'hui comme des « transgenres »]... Dans le même temps, nous assistons à une autre efflorescence de catégories. Non seulement sont apparues dernièrement sur la scène sociale, médicale ou médiatique les inter[sexuel-le-s]⁵⁹, les a-[sexuel-le-s], mais les « hétéros » eux-mêmes, elles-mêmes, après avoir représenté-e-s le « normal », commencent à se dissoudre dans l'appareil taxinomique, à quitter l'affirmation de normalité exclusive. Ils, elles deviennent « libertin-e-s », « échangeistes », « mélangistes ». Aujourd'hui on voit le libertinage gagner les nouvelles générations⁶⁰ et s'étendre dans la quasi-totalité des classes sociales. On assiste même aux premières mesures que l'on peut qualifier « d'hétérophobes »⁶¹, des règlements ou mesures où les pratiques hétérosexuelles non conventionnelles sont mise à l'index. Les *chats*, ces nouveaux territoires de rencontres sont remplis de d'hommes et de femmes adoptant des identités temporaires sensées signifier la quête de chacun-e (Hsoum, FenCplemais..., cplsm, hbiact, fbi, trio, Fdom, Hpass, Fpour GangBang, Cplpourf...). Et il n'est pas abusif de qualifier de « monosexuel-le-s » ceux et celles qui profitent des échanges via messageries instantanées, ou par webcam pour satisfaire leurs désirs, parfois avec les divers *sex-toys* toujours plus diversifiés que propose le marché ; y compris maintenant en pharmacie. Les observations montrent même que parfois certaines personnes s'excitent avec un robot de relance automatique mis en place sur les gros serveurs.

En fait, mon hypothèse est que nous assistons à une *queerisation* de l'hétérosexualité, même si la dynamique *queer* n'est pas encore complètement traduite en France⁶². Cette *queerisation* quitte les chemins de l'hétérosexualité hégémonique par divers aspects : – On ne met plus uniquement l'emphase érotique sur les signes de la différence et/ou l'opposition cosmogonique féminin/masculin représentée par : pénis/vagin, dur/mou, sec/humide, actif/passive, etc. Les jeux avec l'ensemble des orifices corporels dont l'anus, comme l'utilisation des *sex-toys* sont hautement symboliques – on quitte de manière réelle et/ou fantasmatique l'enfermement dans le cadre restrictif du deux, du couple – on dénature les catégories de sexualité elles-mêmes qui deviennent poreuses, contingentes, liées aux trajectoires personnelles et collectives. On peut être homosexuel-le une partie de sa vie, hétérosexuel-le ou bisexuel-le à un autre moment ou tout à la fois. Ou même se taire sur son appartenance et fréquenter assidûment les *backrooms* gais ou non. Mais surtout, la sexualité personnelle devient, dans les faits, une

⁵⁹ Dont un spécialiste chiffrait en 2007 la fréquence à une naissance sur 250.

⁶⁰ Dans certaines villes certains lieux sont de plus en plus réservés aux "jeunes couples", ceux et celles qui ont moins de 30 ans, voire moins de 25 ans. A côté des couples „de fait“ ou „de fête“, certain-e-s ont juste quelques mois de vie commune. Et, à l'opposé de formes de violences manifestes aperçues lors de notre première étude sur ce thème (Welzer-Lang, 2005), aujourd'hui chez ces jeunes couples, la volonté égalitaire, le double désir de l'homme ET de la femme à participer à ces jeux pluriels est manifeste. Ce qui n'est pas non plus, sans problèmes, en liens avec à nos constructions différentes de l'érotisme.

⁶¹ L'hétérophobie peut ainsi être définie comme la dénonciation, la discrimination, la stigmatisation des personnes et/ou des pratiques hétérosexuelles non normatives. Notamment celles qui remettent en cause l'Ordre de genre, en particulier la sacralité du couple, du deux.

⁶² Les écrits de Marie-Hélène Bourcier (2005), de Béatrice Preciado (2000) ou les nôtres (Welzer-Lang, Le Talec, Tomolillo, 2000), voire même la traduction de Judith Butler (2006) décrivent encore imparfaitement l'effervescence provoquée aux Etats-Unis dans les mouvements sociaux et dans les universités autour du *queer*.

occurrence de « multisexualité » où les pratiques, et les représentations, empruntent ce qui était auparavant réservé à une catégorie spécifique, se mélangent, s'échangent et se transforment au gré des personnes concernées. La norme tend à devenir multisexuelle. Michel Bozon (2001) décrit d'ailleurs parfaitement comment les « orientations intimes » de chacun-e dans la sexualité prennent aujourd'hui la forme d'une constellation, un idéal-type à trois pôles, trois modèles (le modèle du réseau sexuel, du désir individuel et de la sexualité conjugale) qui peuvent d'ailleurs se mélanger et se combiner entre eux.

Dans cette évolution, à travers les catégories d'auto-affirmation identitaire, de désignation, de jeux, où le sexe social croise les « identités » sexuelles, les rapports de genre se produisent, se reproduisent, mais aussi se transforment. Les différentes figures d'identités socio-sexuelles, permanentes ou temporaires, en particulier les travestis et les transgenres nous montrent, comme l'analyse finement Judith Butler (1990), le *trouble* actuel dans le genre. Cela doit inciter à développer, pour les hommes, mais aussi pour les femmes et les transgenres, des analyses qui articulent rapports sociaux de sexe, poids des constructions de genre traditionnelles et essais de création de nouveaux rapports sociaux où le genre, aujourd'hui tend à quitter les catégories par lesquelles nous avons l'habitude de penser et de vivre les rapports hommes/femmes. Ceci n'est pas sans difficulté. D'une part, parce qu'en sociologie, notamment en France, même si Bernard Lahire développe l'idée d'un « homme pluriel » qui vit des expériences intimes de plus en plus diversifiées et s'adapte en fonction des situations (1998), l'identité est un concept stabilisé voir fixiste à l'opposé des variations que proposent les théories *queer*. D'autre part, si le sida a permis que se développent des études sur les sexualités dans l'institution universitaire, mais surtout autour des mouvances sociales qui se sont mobilisées contre le VIH, la situation semble moins favorable à de tels travaux.

Cela ne doit pas nous empêcher, bien au contraire, de développer des études critiques pour analyser les changements, y compris à travers le prisme des sexualités et des identités socio-sexuelles.

Les études ou écrits sur les hommes et le masculin en France⁶³

En 1975 paraît *la fabrication des mâles*, de Nadine Lefaucheur et Georges Falconnet. A partir d'une trentaine d'interviews et l'étude de quatre cents annonces publicitaires les auteur-e-s essayent de commencer à circonscrire "le contenu de l'idéologie masculine" (p.20). Se déclarant "partisans" ("*la neutralité n'étant ni possible, ni souhaitable*"), leur livre s'inscrit dans un projet anti-sexiste pour que les hommes "*plus conscients de ce qui les aliène [puissent] envisager de poser les bases de rapports sociaux - entre eux, avec les femmes, avec les enfants - sans se sentir déchirés entre les exigences contradictoires ni se contenter d'attendre le grand soir qui résoudrait tout les problèmes*" (p. 20.21). En 1978, paraît le n° 35 de la revue "*Recherches*" sur les masculinités publié par le C.E.R.F.I. Dans un style d'écriture originale (l'utilisation de "je"), la revue est une somme de petits articles, où l'ensemble des auteur-e-s parlent de leur vécu individuel, du rapport à l'autre. La paternité, la violence, la sexualité sont évoquées et elles le sont avec le même ton, le même fond que les paroles masculines exprimées dans les "groupes hommes", ces groupes qui rassemblent — à l'époque — des hommes qui veulent réfléchir aux masculinités dans une perspective critique de la domination masculine..

De 1978 à 1984, vont être publiées en France trois revues qui sont l'expression de ces groupes d'hommes, leurs interrogations sur le contenu des "rôles", des stéréotypes et des pratiques masculines contemporaines. L'Association pour la Recherche et le Développement de la COntraction Masculine (A.R.D.E.C.O.M.) expérimente des contraceptions masculines et publie deux numéros de sa revue intitulée : "*Contraception masculine-paternité*". La revue "*Type - Paroles d'hommes*" publie six numéros de Janvier 1981 à Avril 1984. "*Contraception masculine-paternité*" est centrée sur le vécu expérimental et social de la contraception masculine. *Types - paroles d'hommes*, de manière plus exhaustive "*contre la virilité obligatoire*", participe de numéro en numéro, à cette déconstruction du masculin, souhaitée par ailleurs par les sociologues féministes. Les articles insistent sur les alternatives possibles aux archétypes masculins. Il est possible, affirment les auteurs, de vivre "autrement" ses expériences d'hommes et le rapport aux femmes . Nous n'avons pas à proprement parler d'analyses globales du masculin pris comme une catégorie sociale, mais des exemples personnels de déconstruction, d'interrogation des apprentissages socialement construits du masculin. C'est durant cette période que d'autres publications en France s'intéressent aux hommes.

Guido de Ridder publie en 1982 une partie de sa thèse réalisée avec Paul-Henry Chombart de Lauwe. "*Du côté des hommes*" propose une analyse historique de la création des "groupes hommes" en France et les résultats d'une enquête qualitative réalisée dans le groupe d'hommes de Rouen. "*Tout laisse à penser, dit-il, que l'actuelle modification des rapports hommes - femmes, n'est que le balbutiement d'une mutation plus profonde de l'avenir*".

⁶³ Ces lignes sont extraites de : « Les études ou écrits sur les hommes ou le masculin en France » in : Welzer-Lang D. (dir) *Des Hommes et du Masculin. op. cit.* 13-23.

Emmanuel Reynaud (1981) développe ses traitant de "*la prison*" que représente la virilité pour les hommes. Il remet en cause sa naturalité en décrivant le mythe de l'orgasme phallique, questionne le corps de l'homme, la centration sur le pénis, l'utilisation de la violence et ses désirs de tout contrôler dans les rapports hommes/femmes. Pour lui, suite aux luttes féministes, "*l'homme reproduit en lui toutes les valeurs patriarcales jusqu'à incarner la puissance même qui l'opprime : il est dans la situation ridicule d'être à la fois garant et victime du système*" (p 157).

Les débats sur les hommes et le masculin ont été au centre de la rencontre "Les hommes contre le sexisme" organisée en Octobre 1994 par *Types* et A.R.D.E.CO.M. Ce colloque fut à plus d'un titre un tournant historique dans cette brève histoire de la déconstruction théorique du masculin. Plusieurs communications furent reproduites dans le numéro 462 des *Temps Modernes*, Janvier 1985.⁶⁴ .

Pour la suite, la revue *Types* disparut, après quelques essais de "débats mixtes" avec des femmes, et A.R.D.E.CO.M. arrêta ses expérimentations de la "pilule pour hommes" en 1984 (seul le groupe de Lyon continua jusqu'en 1986).

Dans cette période aussi, il faut noter un certain nombre de publications concernant les sexualités et/ou l'homosexualité. Depuis 1970, de manière relativement importante et en liaison avec l'apparition des mouvements homosexuels -les mouvements "gays"-, des hommes et des femmes mènent des luttes pour obtenir le droit de vivre leurs différences sexuelles. La revendication d'homosexualité s'accompagne de nombreuses publications parmi lesquelles les revues *Sexpol* et *Masques*. Autour de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, des intellectuels comme Philippe Aries, Michel Foucault, Jean Genet et Michaël Pollack (entre autres), furent questionnés l'exclusivité des "rôles" dits masculins dans la sexualité. Si certains mouvements comme le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (F.H.A.R.), ont quelques fois revendiqué un "troisième sexe", d'autres, par des études ethnologiques et historiques, montrent la non-naturalité des pratiques érotiques et sociales actuelles. En décrivant d'autres « systèmes de sexualité », pour reprendre la terminologie de Foucault (1976), de nombreux textes déconstruisent une part des modèles masculins dans la sphère sexuelle . Les questions que posent l'homosexualité sont aussi abordées dans le n° 35 de la revue *Communications* coordonnée par André Bejin et Philippe Aries .

Quelques années plus tard, Emmanuel Reynaud (1988) s'intéresse à l'armée et à l'utilisation des armes et de la violence. Dans une remarquable analyse anthropologique, à travers la féminisation des armées françaises, il essaie de circonscrire les effets sur les hommes de *la dynamique égalitaire appliquée aux rapports entre les sexes* . Pour ma part, dans différentes publications, je questionne la violence apprise aux hommes : celle du viol, par l'étude des discours d'hommes violeurs et d'hommes violés (en général par des hommes) (Welzer-Lang, 1988, 1991) ; ou celles des hommes dans l'espace domestique (Welzer-Lang, Filiod, 1991). D'autres livres, notamment celui de Guy Corneau (1989), abordent, dans une perspective

⁶⁴ Notamment les articles de Maryse Huet, Serge Volkoff, Catherine Vallabregue, Gilbert Cette, Jean-Yves Rognant, Jean Louis Viovy

psychologique, le modèle du père absent ⁶⁵; Michaël Pollack (1988) étudie les transformations en cours chez les homosexuels depuis l'apparition du Sida . Quant à André Bejin (1990), quoique ne traitant pas spécifiquement du masculin, il reprend ses analyses des modèles en cours dans la sexualité, ses inscriptions sociales et ses différents traitements ; notamment, on lui doit dans cet ouvrage un article sur *le machisme comme repoussoir*.

Dans la dernière décennie, trois ouvrages collectifs méritent d'être signalés. En 1992, en lien avec l'équipe féministe du Cefup (Université d'Aix en provence), paraît sous ma direction : *Des hommes et du masculin*. Un ensemble d'articles décrivent des segments de la socialisation masculine : la pornographie (Poulin), l'entrée dans l'homosexualité (Pollak), les violences masculines domestiques (Dankwort, Welzer-Lang), l'Armée (Devreux), la paternité (Filiod), l'approche masculiniste (Dorais)... Ces analyses seront complétées au printemps 2000, par la publication sous l'égide de l'équipe Simone/SAGESSE de l'Université Toulouse Le-Mirail de *Nouvelles Approches des hommes et du masculin* (Welzer-lang, 2000), où les analyses articulent toujours études ponctuelles, mais où sont aussi abordés les lien entre construction des identités sociales, individuelles et collectives et orientations sexuelles. Dans le même ouvrage un certains nombre d'articles anglais et américains montrent l'intérêt de déborder les « moments ethnographiques » (Connell) pour aborder les constructions du masculin dans des perspectives plus globale, qualifiées alors d'Ordre de genre. Signalons aussi la parution en 1999 du numéro commun de *Nouvelles Questions féministes* (France)/*Recherches féministes* (Québec) dirigé par Huguette Dagenais et Anne-Marie Devreux consacré aux hommes qui analyse de manière critique les productions masculines, y compris celles se revendiquant de l'antisexisme ou du proféminisme. L'ensemble des ces publications montrent de manière évidente l'actualité, et le dynamisme, de la sociologie du masculin, et les pistes qu'elle ouvre pour compléter les analyses en termes de rapports sociaux de sexe.

lecture conseillée en gras

=====

Bibliographie citée :

Arnal Frank, 1990, « Prévention - AFLS : rattraper le temps perdu », *Gai Pied Hebdo*, n° 444, 15 novembre, pp. 56-60.

Arnal Frank, 1993, *Résister ou disparaître ? Les homosexuels face au sida - La prévention de 1982 à 1992*, Paris : L'Harmattan.

Aubin Claire, Gisserot, *Les femmes en France : Rapport établi par la France en vue de la quatrième Conférence mondiale sur les femmes*, Paris, La Documentation Française, 1994.

Ayral Sylvie. 2011. *La fabrique des garçons. Sanction et genre au collège*, Paris, PUF.

Badinter Elisabeth, 2003, *Fausse route*, Paris, Odile Jacob.

Baudelot Christian, Establet Roger, 1992, *Allez les filles !* Le Seuil, Paris.

⁶⁵ Je n'aborde ici, que les publications diffusées en France. Il faudrait sinon rajouter les écrits de Marc Chabot (1981, 1987), ceux de Michel Dorais (1986, 1989)...

- Bejin André, *Le nouveau tempérament sexuel*, Paris, Kimé, 1990.
- Belotti Elena Gianini, 1974, *Du côté des petites filles*, Paris, éditions des femmes.**
- Bihl Alain, Pfefferkorn Roland, 1996, *Hommes/femmes, l'introuvable égalité*, Paris éditions de l'atelier.
- Bonnet Marie-Jo, 1995, *Les relations amoureuses entre femmes*, Paris : Éditions Odile Jacob, coll. Opus (ed. revue, corrigée et augmentée) [prem. ed. 1981].
- Borillo Daniel, 2000, *L'homophobie*, Paris : PUF, coll. Que sais-je ?
- Bourcier Marie-Hélène (sous la dir), 1998, *Q comme Queer*, Lille : GKC, Collection Question de genre.
- Bourdieu Pierre, 1994, « Nouvelles réflexions sur la domination masculine » in *Cahiers du Gedisst*, n° 11 pp. 85-104.
- Bourdieu Pierre, 1998, *La domination masculine*, Paris, Seuil. coll. Liber.**
- Bourdieu Pierre, Sept. 1990, La domination masculine, in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 84, pp. 2-31
- Bozon Michel, 2001, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », in *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, pp. 11-40.
- Bozon Michel, 2002, *Sociologie de la sexualité*, Nathan, coll. 128**
- Bozon, Michel (dir), 200, *Société contemporaines : les cadres sociaux de la sexualité*, l'Harmattan, n°41/42
- Butler Judith, 2005, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.
- Butler Judith, 2006, *Défaire le genre*, Ed. Amsterdam.
- Castelain Meunier Christine, 2005, *Les métamorphoses du masculin*, Paris, P.U.F.
- Cette Gilbert, 1985, Rognant Jean-Yves, « Les groupes d'hommes : réflexions » in *Les Temps Modernes*- n° 462, Janvier 1985, pp 1305-1321.
- Chabaud-Rychter Danièle, Fougeyrollas-Schwebel Dominique, Sonthonnax Françoise, 1985, *Espace et temps du travail domestique*, Paris, Librairie des méridiens.
- Chabot Marc, 1981, *Chroniques masculines*, Québec, ed Pantoute.
- Chabot Marc, 1987, *Des hommes et de l'intimité* Montréal, ed Saint-Martin
- Chaumier Serge, 2004, *L'amour fissionnel : Le nouvel art d'aimer*, Paris, Fayard.
- Communications, Sexualités occidentales*, n° 35, 1982.
- Contraception masculine- paternité* n° 1, Février 1980 ; n° 2, Novembre 1980.
- Corneau Guy, *Pères manquants, fils manqués*, Montréal, ed. de l'Homme, 1989.
- Dagenais H., Devreux A-M. (dir.) « Ils changent, disent-ils », numéro commun *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 19, n° 2-3-4, *Recherches Féministes*, vol. 11, n°2.
- Defert Daniel, 1990, « L'enjeu des gais - L'homosexualisation du sida », *Gai Pied Hebdo*, n° 446, 29 novembre, pp. 60-63.
- Dejours Christophe, 1998, *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil.
- Dejours Christophe, 2000, « Le Masculin entre sexualité et société », in Welzer-Lang Daniel (dir.), *Nouvelles Approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, coll. « féminin & masculin », pp. 263-289.
- Delphy Christine, 1998, *L'ennemi principal*, Tome 1 *Economie politique du patriarcat*, Syllepse, Coll. " Nouvelles questions féministes " , Paris ;

- Deschamps Catherine (2002), *Le miroir bisexuel*, Paris, Baland.
- Deschamps Catherine, Gaissad Laurent et Taraud Christelle, (dir), 2009, *Hétéros*, discours, lieux, pratiques, Paris, EPEL
- Devreux Anne-Marie, 1985, « De la condition féminine aux rapports sociaux de sexe : repères pour une évolution de la définition sociologique des catégories de sexe », in *Bief*, 1985-16.
- Dorais Michel, 1986, *les lendemains de la révolution sexuelle*, Montréal, éd. Prétexte.
- Dorais Michel, 1989, *L'homme désemparé*, Montréal, éd. VLB.
- Dorais Michel, 1999, éloge de la diversité sexuelle, Montréal, VLB éditeur.**
- Falconnet Georges, Lefaucheur Nadine, La fabrication des mâles, Paris, Seuil, 1975 (réédité en poche).**
- Fassin Eric, 2009, *Le sexe politique, Genre et sexualité au miroir transatlantique*, Paris, ed. de l'EHESS.
- Foucault Michel, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- Godelier Maurice, 1982, *La production des Grands Hommes*, Paris, Fayard, réédition en 1996
- Godelier Maurice, 1995, « Qu'est-ce qu'un acte sexuel ? » in *Revue Internationale de psychopathologie*, n° 19, pp. 351-382.
- Goffman, Erving, 2002, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute.
- Goffmann Erwing. 1977. *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, 2002.
- Gratton Emmanuel, 2008, *L'homoparentalité au masculin*, Paris, PUF
- Guilbert Madeleine, 1966, *Les fonctions des femmes dans l'industrie*, Paris, Mouton.
- Guillaumin, Colette, 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Ed. Côté-Femmes, Paris ;
- Heger Heinz, 1981, *Les hommes au triangle rose - Journal d'un déporté homosexuel 1939-1945*, Paris, Persona.
- Heritier, Françoise, 1996, *Masculin / féminin : la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.
- Hirata Hélène, Laborie Françoise, Le Douaré Hélène, Senotier Danièle (dir.), 2000, *Dictionnaire critique du féminisme*, Presses Universitaires de France.
- Houel Annik, 1991, « Le double sexe de l'amant » in Hurtig Marie-Claude, Kail Michèle, Rouch Hélène, 1991, *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, éditions du CNRS, pp 129-135.
- Houel Annik, 1997, *Le roman d'amour et sa lectrice*, Paris, L'Harmattan.
- Huet Maryse, 1985, « La gestion de l'emploi féminin et masculin obéit-elle à des logiques différentes ? » in *Les Temps Modernes*- n° 462, Janvier 1985, pp 1346-1360.
- Hurtig Marie-Claude, Pichevin Marie-France, 1991, « Catégorisation de sexe et perception d'autrui », in Hurtig Marie-Claude, Kail Michèle, Rouch Hélène, 2002, *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, éd. CNRS, pp. 169-180.
- Ignasse Gerard, Welzer-Lang (dir), 2003, *Genre et sexualités*, Paris, l'Harmattan
- JASPARD Maryse (dir) et alii (2003) *Les violences envers les femmes en France*, Paris, La Documentation française.
- Jaspard Maryse, 1997, La sexualité en France, Paris, La Découverte**
- Kergoat Danièle, 1984, « Plaidoyer pour une sociologie des rapports sociaux, de l'analyse critique des catégories dominantes à la mise en place d'une nouvelle conceptualisation » in collectif, *Le sexe du travail*, PUG 1984.

- Kosofsky Sedwick E., 1998, « Construire des significations *queer* » in Collectif : *Les études gay et lesbiennes*, Colloque du Centre Georges Pompidou, 23 et 27 juin 1997, Editions du Centre Pompidou, Paris, 109-116.
- Kosofsky Sedwick E., 1998, « Construire des significations *queer* » in Collectif, *Les études gay et lesbiennes*, Colloque du Centre Georges Pompidou, 23 et 27 juin 1997, Editions du Centre Pompidou, Paris, 109-116.
- Lamien Eric, 1990, « Etats généraux : pari gagné », *Gai Pied Hebdo*, n° 412, 23 mars, pp. 10-12.
- Le Feuvre Nicky, Membrado Monique, Rieu Annie, 1999, (dir), *Les femmes et l'Université en Méditerranée*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, coll. féminin & masculin.
- Lequentrec Yannick & Rieu Annie, 200, *Femmes : Engagements publics et vie privée*, Paris, Syllepse.
- Lézine Irène, 1965, *Le développement psychologique de la première enfance*, Paris, PUF.
- Margaret Mead, 1963, *Moeurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon.
- Mathieu Nicole-Claude, 1973, « Homme culture et Femme nature ? », in *L'homme*, XIII (3), juil.-sept., pp. 101-113.
- Mathieu Nicole-Claude, 1977, « Masculinité/féminité », paru dans *Questions Féministes*, de Novembre 1977.
- Mathieu Nicole-Claude, 1991, *L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe*, Editions Côté-Femmes, Paris.
- Mathieu Nicole-Claude, 1999, « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculin », in *Les temps Modernes*, n° 604, pp 296-324.
- Michel Andrée, 1974, *Activité professionnelle de la femme et vie conjugale*, Paris, CNRS.
- Molinier Pascale, Welzer-Lang D., 2000, « Féminité, Masculinité, Virilité » in *le dictionnaire du sexisme*, PUF, pp 71-76 .
- Molyneux Maxime, 1977, « Androcentrism in marxist antropology », in *Critique of anthropology*, London, Vol 3, n° 9 et 10, Women's issue, pp 55-81.
- Monnet Corinne et Léo Vidal, 1997, *Au delà du personnel*, Lyon, ACL (disponible sur le net en intégral)
- Nicole Claude Mathieu, 1971, « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », in *Epistémologie sociologique*, 1971-1, réédité in NC Mathieu, *L'anatomie politique, catégorisations et idéologies du sexe*, Côté femmes, 1991.
- Nicole-Claude Mathieu, 1977, « Paternité biologique, maternité sociale » in *Femmes, sexisme et société*, op.cit.
- Parsons Talcoot, « The Kinship System of the Contemporary United States », traduit par et dans Bourricaud François, 1955, *Eléments pour une sociologie de l'action*, Paris, Plon, pp. 129-150.
- Plant Richard, 1986, *The pink triangle, the nazi war against homosexuals*, New York : New Republic Books.
- Pollack Michaël, *Les homosexuels et le SIDA, Sociologie d'une épidémie*, Paris, Métailié, 1988**
- Pollak Michaël, Schiltz Marie-Ange, 1991, *Six années d'enquête sur les homos et bisexuels masculins face au sida, Rapport de recherche à l'ANRS*, EHESS, Groupe de Sociologie Politique et Morale.

- Raibaud Yves, 2006, 2011, . « De nouveaux modèles de virilité: musiques actuelles et cultures urbaines », in *Masculinités : état des lieux*, dir. D. Welzer-Lang et C. Zaouche, Empan, 2011, p.149-161.
- Recherches, Masculinité*, n° 35, novembre 1978.
- Reynaud Emanuel, *La sainte virilité*, Paris, Syros, 1981.
- Reynaud Emanuel, *Les femmes, la violence et l'armée- Essai sur la féminisation des armées*, Fondation Pour la défense Nationale- La Documentation Française, 1988.
- Ridder (de) Guido, 1982, *Du côté des hommes - à la recherche de nouveaux rapports avec les femmes*. Paris, Paris, l'Harmattan, .
- Rouy Pablo, 1991, « Syndicat des séropos - Ras-le-bol », *Gai Pied Hebdo*, n° 460, 7 mars, p. 13.
- Singly (de) François, 1993, « Les habits neufs de la domination masculine », in *Esprit*, n° 11, pp. 54-64.
- Singly (de) François, 1995, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.
- Singly (de) François, 1996, *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, coll. Essais et Recherche.
- Spira Alfred, Bajos Nathalie, et al, 1993, *Les Comportements sexuels en France*, Paris, La Documentation française.
- Tabet Paola, 1985, « Fertilité naturelle, reproduction forcée » in *L'Arraînement des Femmes, essais en anthropologie des sexes*, Paris, E.H.E.S.S, pp. 61-146, republié en 1998.
- Tabet Paola, *La construction sociale des inégalités des sexes, Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme, pp 77-180.
- Tin Louis-Georges, 2008, *L'invention de la culture hétérosexuelle*, Paris, Autrement.
- Tomolillo Sylvie, *Les queers*, Lyon, Tahin éd.; 2000 à paraître
- Type - paroles d'hommes*, n° 1, janvier 1981 : Paternité ; n° 2/3, mai 1981 : Plaisirs ; n°4, mai 1982 : masculin/pluriel ; n° 5, 1983 : A propos des femmes ; n° 6, avril 1984 : numéro mixte.
- UTINAM - Revue d'anthropologie et de sociologie (2002), « Le genre : de la catégorisation des sexes », N° spécial co-ordonné par Nicky Le Feuvre.**
- Vallabregue Catherine, 1985, « Pour une éducation non sexiste » in *Les Temps Modernes-* n° 462, Janvier 1985, pp 1367-1372.
- Viovy Jean Louis, 1985, « Nouvel homme et vieux sexisme » in *Les Temps Modernes-* n° 462, Janvier 1985, pp 1330-1345
- Volkoff Serge, 1985, « Ouvrières : le degré zéro de l'autonomie » in *Les Temps Modernes-* n° 462, Janvier 1985, pp1360-1366.
- Walker Lenore, *The battered woman syndrome*, New York, Springers, 1984.
- Welzer-Lang Daniel, 1988, *Le viol au masculin*, Paris, ed Harmattan.
- Welzer-Lang Daniel, 1994, « L'Homophobie, la face cachée du masculin », in Welzer-Lang D., Dutey P-J., Dorais M. (dir.), *La Peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, Montréal, VLB, pp. 13-92.
- Welzer-Lang, D., 2000, (dir) « Nouvelles approches des hommes et du masculin » Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.**
- Welzer-Lang Daniel, 2001, « L'échangisme : une multisexualité commerciale à forte domination masculine » in Bozon Michel (Dir) *Sociétés contemporaines*, n°41/42, pp 111-131.
- Welzer-Lang Daniel, 2004, *Les hommes aussi changent*, Paris, Payot.**

Welzer-Lang Daniel, 2005, *La planète échangiste : les sexualités collectives en France*, Paris, Payot
Welzer-Lang Daniel, 2007 : *Utopies conjugales*, Paris, Payot.

Welzer-Lang Daniel, 2005a, *Les hommes violents*, Petite collection Payot, Paris (3^{ème} édition).

Welzer-Lang Daniel, 2005b, *Arrête, tu me fais mal...*, Petite collection Payot, Paris, (2^{ème} édition).

Welzer-Lang Daniel, 2008, *Des hommes et du masculin*, Petite collection Payot, Paris.

Welzer-Lang Daniel, 2009, *Nous les mecs, essai sur le trouble actuel des hommes*, Paris, Payot.

Welzer-Lang Daniel, Filiod J-P, (dir.), 1992, *Des Hommes et du Masculin*, Aix en Provence - Université de Provence - C.R.E.A., Université Lumière Lyon 2, CEFUP, Presses Universitaires de Lyon, (Bulletin d'informations et d'études féminines, n.s.)

Welzer-Lang Daniel, Zaouche Chantal (dir), 2011, *Masculinités : état des lieux*, Toulouse, Eres.

Welzer-Lang Daniel, Castex Patrick (dir), 2012, *Comparutions immédiates : quelle Justice ? Regards citoyens sur une justice du quotidien*, Ligue des droits de l'Homme, Toulouse, Eres.

Welzer-Lang Daniel, 2012, *Propos sur le sexe*, Paris, Payot (à paraître).